

65
1977

Sommaire

Portraits d'hospice

André LESUR
aide-soignant (MOISSAC) p. 5

Une église pour un temps de mutation

Jean BREHERET
Équipe de DOUE LA FONTAINE (49) p. 21

La mission chrétienne au futur

Bruno CHENU
Faculté de Théologie (LYON) p. 51

Ecrits de Robert Etave p. 59

Nous attirons l'attention de nos lecteurs
sur une émission télévisée (Tribune Libre),
le 1^{er} Novembre à 19 h 40 (F.R. 3).
Des copains de la Mission expriment ce qu'ils
vivent.

Portraits d'hospice

André Lesur

Agent hospitalier à Moissac

NECROPOLE

1

Cadavres sont devenus
ces corps hier animés
Presque tous sont inhumés ...
Pauvres vieillards inconnus ...

2

Bistos, qui en parlera ! :
l'ancien garçon de café,
ce maigrichon assoiffé
qui ne fera plus d'extra ! ...

3

Qui parlera de Daydé
ce grand lecteur taciturne
qui ne quittait pas sa turne
et fumait comme un pompier !

4

Qui dira pourquoi Poumel,
le calme et le silencieux
gardait un air mystérieux
pour des raisons personnelles !

5

... Et combien d'autres encore !
Mais si vite on les oublie
quand leur vie est accomplie
et qu'ils ont baissé le store !

Giacolome

Monsieur Giacolome est un rapatrié, un ancien tailleur.

Ce n'est pas lui qui donnera un gros bifteck à faire cuire comme Fornicula, ni même un petit bifteck comme le fait Rivals, ni même des petits morceaux de boudin ou des bouts de saucisse comme Barbizan. Lui, il se contentera toujours de l'ordinaire et toujours il dira « pas beaucoup », et « merci bien » quand on le sert, et « merci bien » quand on l'a servi.

Il avance à petits pas, son visage chafouin tout blanc penché un peu en avant. Petit homme aux tempes blanches et aux grands sourcils blancs qui lui donnent un air à la fois enfantin et vieillot.

Il vient regarder la pendule dans le réfectoire ! il hoche la tête et semble légèrement anxieux.

Si quelqu'un passe par-là, il demandera : « Ce n'est pas l'heure encore ? Il y a du temps ! » et on lui répondra quelque chose comme : « Oh oui, vous avez le temps, Monsieur Giacolome, allez donc faire un petit tour, cela vous fera du bien ».

Alors, il repart à petits pas pressés et fait l'aller et retour du petit couloir de la maternité ; puis il entre dans le grand dortoir jusqu'à sa place, tout au fond, contre la cloison de la pharmacie de l'hospice. Il s'assied quelques minutes sur sa chaise au pied de son lit, et puis il reprend sa marche, retrace tout le dortoir et revient au réfectoire.

Maintenant, heure ou pas heure, il ne bougera plus jusqu'après le repas. Il est assis sur sa chaise, à sa place, devant la table vide.

A un moment donné, et toujours avec intérêt semble-t-il, il verra disposés devant lui : un verre, une cuiller et une fourchette ; et il regardera à côté de lui la petite pile de trois assiettes surmontées de trois bols, car ils sont trois à sa table. Et il verra peu à peu se remplir le réfectoire des convives habituels.

Ce sera le repas silencieux de trente-deux hommes énigmatiques qui attendent en silence le potage et dans le même silence le reste du repas.

Il ne fait pas partie de ceux qui, se sachant les derniers servis et s'étant déjà soulevés pour discerner ce qu'il y a, manifestent par leurs regards une certaine inquiétude au fur et à mesure que les plats se vident.

Il attend tout doucement son tour, sans se détourner, sans même bouger la tête, et la semaine d'après, quand ça tourne dans son sens et qu'il se trouve dans les premiers, il manifeste la même impassibilité.

En fait, une fois pourtant, il connut ce qu'on peut appeler le doux plaisir d'une légère ivresse.

Mais là encore, non pas comme Fornicula qui, lorsque le vin l'a pris, envahit tout le réfectoire de ses vociférations, ni comme Rivals qui veut alors absolument faire déguster des bonbons à la menthe collés au fond de ses poches, ni comme Barbizan qui vient exhaler sous tous les nez qu'il trouve son haleine en affirmant qu'il n'est pas méchant et qu'on ne veut pas reconnaître qu'il travaille.

Giacolome ce jour-là, grand jour puisque c'est Pâques, laissa remplir son verre de ce qu'il croyait être du café ; en fait, c'était du vin blanc qui se mélangea fort bien avec les deux sucres rougis qui gisaient au fond. Après une première lampée d'appréciation, il murmura d'un ton gourmand : « C'est bon ça ! » et il acheva le reste d'un trait. Puis il but de la même manière le café au rhum, qui se trouvait d'ailleurs être fort corsé.

Et soudain il se mit à agiter la tête, mais non pas d'avant en arrière ou de gauche à droite ..., il se mit à l'agiter en désordre, c'est-à-dire qu'en fait, littéralement, sa tête tournait ...

... Et comme ses mains et ses pieds tournaient aussi, ce fut un petit homme titubant qui fut ramené au dortoir et promptement couché.

Mais il ne jura pas, il ne s'agita pas avec fureur, il ne se défendit d'aucune sorte.

Il n'était plus qu'un petit pantin tout blanc qui se laissait conduire tout penaud comme s'il était conscient d'avoir fait une énormité.

Giacolome

1

Un visage de belette,
un corps tenu mais robuste,
c'est comme un petit auguste
Déjà grimé pour la fête.

2

En marchant il postillonne,
des « pft » qui n'engendrent rien
Mais donnent un air vaurien
dans une allure friponne.

3

Petite fouine aux yeux bleus
il chante : « O sole mio ! »
sauf quand ça devient trop haut.
C'est le seul chant qui l'émeut.

4

Calme et poli d'habitude
il se transforme en tempête
si on lui dit « oui pèpète »
ce qui semble ridicule ...

5

Mais son français mal rodé
discerne en ce substantif
le terme péjoratif
qui se traduit : « pédé ».

6

Sa crise est courte et comique :
Il crie, il frappe du pied,
il se donne tout entier
contre ce vocable inique.

Dubreuil

On dit « Pierrot, l'enfant de l'hôpital » car, il y a plus de cinquante ans, il faisait partie de ces enfants orphelins ou abandonnés élevés par les sœurs dans « le château » qu'elles avaient en viager en campagne.

Vers 12 ans il servait les châtelains du lieu et aussi la messe.

Puis il a poussé, s'est marié, a eu une fille ; sa femme l'a quitté et depuis cinq ans il a échoué de nouveau à l'hôpital.

Il a deux petites-filles qui lui envoient une carte de temps en temps.

Que ne s'est-il arrêté de boire !

Quand il est sobre, il est coquet et rieur et il râle pour le principe, avec un accent parisien.

« ... Du jambon ! Toujours du jambon ! J'ai bien déjà bouffé trois cochons depuis que je suis ici ! ... »

« Oui ... et toujours les mêmes morceaux ... Ah, ah, ces cuistots de l'hôpital, il pourraient de temps en temps donner autre chose ! ... Tiens, des pieds par exemple ! Il y a un temps fou qu'ils n'ont pas donné des pieds de cochons. Mais non : du jambon blanc, encore et encore ! ... J'en suis gavé ! »

On aurait envie de lui répondre que c'est toujours du vin qu'il boit et qu'il n'en est pas dégoûté !

Pourtant il y a du progrès, et la mort de quelques pauvres souïards doit y être pour quelque chose :

« Tu vois ce qui t'attend si tu continues ! ... »

Alors, maintenant, il s'occupe en faisant des courses. Il devient celui qu'on appelle pour cela dans tout l'hôpital :

— Pierrot, tu vas me chercher le journal ...

— Pierrot, un paquet de gauloises sans filtre ...

- Pierrot, une paire de bas ou des collants telle taille ...
- Pierrot, « L'Écho de la mode » ..., « Nous deux » ...
- Pierrot, des sardines ..., des oranges ..., un bifteck ...

« Tu parles d'un vieux ! Ah, il a de la veine mon Pierrot ! Avant, c'était avec Train qui crachait partout ! Et maintenant, avec celui-là, on n'y voit plus rien ! Et dès 7 h, tac, il a éteint, et il gueule si on allume ! Alors, mon Pierrot, il marche à tâtons et il se casse la gueule ! »

Pierrot aura peut-être le temps de réinstaller sa panoplie d'images, mais sans doute devra-t-il de nouveau la réemballer pour la ressortir on ne sait où !

1

Rouspéteur intempestif
cet enfant de l'hôpital
a aussi penchant fatal
pour vin et apéritif.

2

Quand la « biture » est complète
il se change en mécanique
sous la pression éthylique
et marche raide et « pompette ».

3

Devant lui l'univers flambe ... !
ses bras se tendent stériles
pour découvrir des asiles
... il n'ose avancer la jambe ...

4

Ses yeux regardent vitreux
un inconnu paysage
et se crispe le visage
tandis qu'il devient peureux.

5

On le soutient, on le couche,
il se calme peu à peu ...
Et le soir voilà qu'il peut
de nouveau quitter sa couche.

6

Quand il est assez lucide
il a la gouaille facile,
il est serviable et docile
mais son regard reste vide.

7

Marié, père d'une fille
qui lui donne des habits
il préfère être un zombi
plutôt que vivre en famille !

Cavanié

Il est lourd et trapu. Violent envers les choses, doux avec les malades.

Il a l'allure d'un homme des bois et la force d'un homme des cavernes.

Il est un des rouages actif et ignoré des services d'entretien de l'hôpital.

C'est lui qui descend le linge sale à la buanderie et en ramène le propre. Il s'occupait aussi des poubelles et des « cotons » à faire brûler. Avant il faisait cela pour tout l'hôpital. Maintenant, officiellement, il est « réservé » pour l'hospice (hommes et femmes) mais, en fait, il le déborde, et la médecine profite encore officieusement de ses services. Qui oserait porter comme lui jusqu'à deux énormes sacs de linge sale en même temps ! Un sur l'épaule, l'autre sous le bras !

Et pour les remplir il se sert de ses mains nues, s'énervant et engueulant des alèzes souillées qui s'obstinent à ne pas vouloir entrer : il les traite comme des ennemies maudites qu'il faut ficeler au plus vite et dont il faut se débarrasser au plus tôt.

Et dans l'après-midi il ramène sur son épaule ces mêmes alèzes transformées, mêlées aux draps pliés, aux taies d'oreiller, aux torchons ..., monticule blanc impressionnant qu'il maintient on ne sait comment et qu'il déverse d'un coup d'épaule sur un lit vide.

Il est jaloux de Barbizan, son concurrent dans le même travail au pavillon. « Macaroni » est la plus légère des insultes qu'il lui décoche sitôt qu'il le croise, surtout s'il le rencontre ayant une poubelle à la main.

Plus il a bu, plus le vocabulaire d'insultes s'intensifie et plusieurs fois, au paroxysme, ce fut le pugilat.

Et ce n'est pas une mince affaire de séparer deux tels lutteurs ! Cavanié par terre, à la renverse, une main au sol maintenue par Barbizan qui lui a fait lâcher le couteau, l'autre main tenant un bouton de veste, et l'Italien dépenaillé appliquant sa paume droite sur la face de l'ours en colère.

Pourtant, dès qu'il s'agit de grands-pères à mettre au lit il est tout autre.

Il emploie des mots gentils, français et patois mélangés. Il les maintient solidement devant lui par la taille pendant qu'on les nettoie avant de les coucher. Il les console à sa manière alors qu'ils s'accrochent à lui désespérément.

Il se montre pourtant moins tendre avec Coll, l'idiot toujours plein de caca, qui tremble convulsivement en poussant des gémissements rauques. Il est vrai que Coll ce n'est pas une sinécure et que quatre ou cinq alèzes suffisent à peine pour arriver à le nettoyer.

Et après, il a sa récompense : un « bouteillon » de rouge muté en léger soporifique.

Jean-Marie fume la pipe. Il a hérité de la belle pipe presque neuve de Daydé et il ne s'en sépare pas. L'embêtant c'est qu'il la vide n'importe où et la remplit n'importe où, ce qui, naturellement, met du tabac ou de la cendre n'importe où.

Il ne quitte pas non plus sa casquette et le pénible travail qu'il accomplit, il le fait en veston.

Question nourriture, il demande vers 7 heures un morceau de fromage et un morceau de pain et c'est merveille de voir disparaître en même temps le petit bout de cantal et le gros croûton.

Bien que ne sachant ni lire, ni écrire, il est devenu plus conscient de la valeur des pièces. Il distingue la petite pièce blanche de la grosse et les différentes pièces jaunes. Il confond par exemple le billet de 10 francs et celui de 100 francs, mais le cas forcément n'est arrivé qu'une fois, quand le gouvernement a accordé à chaque grand-père inscrit au fonds de solidarité la somme de 700 francs en billets de 100 francs.

Il s'achetait avant de la viande chez un boucher peu scrupuleux. Maintenant, il se la fait acheter par Charbel. Et certains soirs il se tape son « beef » à 900 A.F. et, ma foi, sa bedaine prouve qu'il ne meurt pas de faim.

Cavanié ne sort pas loin de l'hôpital : il a essayé un jour et il s'est perdu. Le plus loin qu'il va, c'est à l'Épargne et au bureau de tabac et chez d'autres commerçants tout proches. Il ignore le centre et à plus forte raison les quartiers périphériques.

Il vit des nouvelles de l'hôpital, des allées et venues de ce monde à part, des potins qui y circulent et des changements qui s'y font.

Il ne réalise pas qu'il sera sans doute, un jour, et peut-être bientôt, arraché à ce domaine familial pour être retransplanté sans racine dans un des hospices d'alentour.

Barbizan

Barbizan est un Italien, taillé en armoire à glace. Il parle un français approximatif et pour lui « é, e, a » se confondent.

Ainsi, l'autre jour, au lieu de ramener une boîte de « Peter » : cigarettes longues à bout filtre, il a rapporté une boîte de pétards. Cela fit le tour de l'hôpital et cela prouve aussi que le bureau de tabac faisait un peu bazar.

Barbizan n'est pas méchant — il est serviable — et, en dehors des services qu'il rend, il reste étendu habillé sur son lit.

Il a été arraché de sa chambre qui jouxtait le boulevard pour être greffé au Pavillon.

Il aide au transport des « gamelles » puisque, du Pavillon à la cuisine, on porte tout à la main, avec la traversée de trois cours et la montée (ou la descente) d'un escalier juste devant chez le directeur. Cinq minutes avant l'heure il est près de l'office, toujours fidèle, sauf quand il a trop bu.

Avant, c'était un véritable drame quand il habitait dans sa demeure lointaine. Il s'avavançait jusqu'à vous toucher, sentant la vinasse à plein nez, et il postillonnait en disant :

« Je suis pas méchant, moi ! J'ai bu. Je suis pas méchant ... »

Ça criait alors dans le réfectoire, car ils étaient bien dix au moins à essayer de regarder ou surtout d'écouter la télévision.

Avec des ruses de Sioux, un cigarette, un verre de vin drogué, on réussissait à le ramener sur son lit.

On repartait en pensant « ouf ! »

Tu parles !

Cinq minutes plus tard il resurgissait, criant de plus en plus fort : « Je suis pas saoul moi, je suis pas méchant, j'ai juste un peu bu ... »

On agissait un peu plus énergiquement. Une fois ramené (et quel travail !) on le déshabillait (et quel sport !) et on emmenait tous les habits.

... Puis on entendait gueuler dans la cour ..., c'était Barbizan tout nu qui revenait ... !

... Appels à l'infirmière, à l'ouvrier d'entretien ... Piqûre ... et, une demi-heure après, c'était le silence.

Le lendemain, on s'étonnait de ne pas le voir venir prendre le petit déjeuner ... Par pudeur, Barbizan était resté au lit et attendait son pantalon ...

Maintenant, la prudence aidant et les médicaments aussi, et lui-même n'ayant plus la facilité de se ravitailler en passant par la fenêtre, il est devenu dans l'ensemble bien plus calme.

Il est devenu l'ennemi numéro un de Cavanié, qui le traite de tous les noms : « Macaroni ! fainéant ! bon à rien ! saloperie ! » ..., comme quoi la concurrence dans une action parallèle ou similaire entraîne l'animosité.

A ces injures, Barbizan à jeun répond : « Macaroni, ça m'est égal, tout le monde me dit macaroni, mais fainéant, c'est pas vrai, et s'il continue à dire " saloperie ", je lui casse la gueule ».

Barbizan a le nez écrasé du boxeur, mais une grosse face bonasse qui n'inspire pas la peur.

Comme bien d'autres il aime beaucoup les enfants, mais aucun enfant ne s'aventure jusqu'au pavillon.

Le seul qui y est venu quelques minutes, cet été, accompagné de sa grand-mère (une employée de l'hospice), a été reçu comme un prince bien que n'ayant pas 3 ans. Chacun sortait, qui d'un tiroir, qui d'un placard, un petit paquet de gâteaux enveloppés (dessert de l'hôpital, qu'il avait conservé) et lui donnait avec un grand sourire et des gestes de grand-père affectueux recevant une visite chère, et rare.

Barbizan, comme les autres, ne lit pas. Il ne se soucie

pas des nouvelles. Il ne s'intéresse ni à la radio, ni à la télé. Il ne sort que pour se « ravitailler » en vin rouge.

Il fait partie de ceux qui restent, qui n'ont pas disposé des critères requis pour aller à la maison de retraite (s'il vit encore), ou à Castel, ou à Lauzerte, ou dans tout autre hospice des environs.

Limbert

Limbert est aveugle.

Il a la moustache rousse et l'accent du midi.

Il faut penser irrésistiblement au grand-père cabochard des films « genre Pagnol » qui résiste impétueusement et victorieusement à ceux qui viennent troubler sa tranquillité.

Il se débrouille bien tout seul pour ses repas même pour se couper la viande ou trier du poisson.

Il mâche lentement, méticuleusement, et il est toujours celui dont l'assiette est ramassée bien après celles des autres...

Il a l'art de déceler ce qui ne lui convient pas, sans même y goûter, juste en le touchant.

« Tu peux lui rapporter sa marchandise à ce cuisinier. Il peut se la mettre où je pense. Il m'a l'air d'être cuisinier comme moi je suis pape... ».

Autant il envoie promener la plupart des légumes et des viandes, autant il affectionne les soupes, les œufs, les charcuteries et les fromages.

Parfois il se fait acheter du jambon « de campagne » ou du camembert, souvent, comme boisson, il se fait apporter du vin blanc.

Il ne bouge pas de son petit espace vital dans la salle 12 : lit - seau (hygiénique) - chaise, sont les trois seuls endroits où il se place.

A part le soliloque de Stop qui vient l'après-midi « le voir » il reste solitaire et silencieux si rien ne l'agace.

Parfois les cris de Coll le font réagir brusquement. « Vas, mon coco, gueule ! Attends que je me lève et je vais te les faire avaler tes milliards... ».

Il s'énerve aussi mais d'une autre façon quand il nettoie sa pipe et ne parvient pas à enfoncer le brin de paille dans le tuyau.

Il pousse des gémissements plaintifs d'impatience.

Il recommence...

Il re-gémit... Et enfin il y arrive !

Mais la plupart du temps il fait si peu de bruit qu'on doit regarder pour s'apercevoir qu'il est bien là, soit couché, soit assis et fumant la pipe.

L'important quand on change ses serviettes de table et de toilette c'est de bien remettre les propres à l'endroit précis où il sait les retrouver.

Limbart va à Lourdes chaque année avec le pèlerinage des malades.

Il se prépare de bon matin silencieusement. Il part silencieusement.

Il en revient silencieusement. Dieu seul connaît son cœur !

Le s. d. f.

(sans domicile fixe)

1

Pour une nuit, quelquefois deux,
quelquefois même davantage
vient stopper son vagabondage
un étranger sale et miteux.

2

S'il est au courant des routines
il se présente au bon moment,
il dit bonjour et sait comment
cacher pour un temps ses chopines.

3

Alors l'accueil est sympathique :
il peut manger, boire et dormir,
il peut se raser — s'affermir —
et même emporter un viatique.

4

S'il est imberbe et en haillons
il y aura des commentaires
de la part de tous les grands pères
hôtes figés du Pavillon.

5

Il partira de bon matin
recommencer sa vie errante :
ce n'est qu'une étoile filante !
chacun se fout de son destin !...

Noms sans gloire

Dans l'Univers aussi, l'un après l'autre tombe
ce vieillard impotent ou cette vieille usée,
de civilisation jeune ou décomposée,
pour aboutir chacun, quel qu'il soit, à la tombe.

Multiples inconnus aux relations minimales,
tout de suite oubliés et que nul ne regrette.
Mais Toi Seigneur Jésus connaissais leur requête
et tu les as suivis jusque dans leurs abîmes.

Que ce petit bouquet de quelques noms sans gloire
soit offrande, Seigneur, de tous, pour que leur vie
arrivée à son terme et enfin assouvie
rayonne en Ton Amour et clame Ta Victoire !

Une Eglise pour un temps de mutation*

Jean Bréhéret

Ce document — très travaillé — est le texte d'une conférence publique de M. Jean Bréhéret, organisée par le Cercle Jean-Vilar d'Angers, dans le cadre d'une série de conférences-dialogues sur « l'Eglise d'aujourd'hui », auxquelles ont participé des personnalités aussi diverses que Jean-Marie Domenach, Pierre Debray, l'abbé Barbara, Jean-Claude Besret, Jean Cardonnel... La conférence-dialogue de Jean Bréhéret eut lieu le 18 février. Cette conférence, solide et bien construite, a l'intérêt d'offrir, en 18 pages, denses mais faciles à lire, une excellente synthèse des mutations que vivent actuellement la société occidentale et l'Eglise. D'où l'importance de ces pages. Elles résument l'expérience d'un homme qui, pendant six ans, a sillonné toute la France, comme aumônier national du C.M.R., et fréquenté de nombreux sociologues et théologiens. On notera l'absence voulue des multiples références bibliographiques qui risquaient d'alourdir le texte.

* Cet article a été publié dans la « Semaine religieuse d'Angers », avril 1977.

Une Eglise pour temps de mutation

Au lendemain du Concile, l'Eglise apparaissait comme ayant le vent en poupe. Ce qui s'était passé au Concile avait prodigieusement intéressé les observateurs, chrétiens ou non, de la vie du monde. A partir de ce moment-là, le fait religieux a recommencé de toucher le grand public et on a programmé, à la télévision comme à la radio, des débats sur les questions religieuses, à la satisfaction générale. La mort de Jean XXIII a été vécue comme un deuil mondial et l'avènement de Paul VI comme un événement dont les répercussions débordaient de beaucoup les limites de l'Eglise. Le pèlerinage du Pape en Terre Sainte, son intervention à l'O.N.U. ou à l'Organisation internationale du travail, l'encyclique sur le développement des peuples, comme la lettre au cardinal Roy, autant d'événements dont la portée et le retentissement ont donné l'impression que l'Eglise avait dans le monde une place prépondérante et que bien des gens et des groupes, même du dehors, attendaient d'elle une réponse originale à leurs questions.

Et pourtant les suites du Concile n'ont pas été celles que l'on attendait. On attendait une espérance nouvelle, qui mobiliserait les énergies de ses membres et leur donnerait des raisons de croire. Et voilà que, non seulement une partie de ses membres, des jeunes surtout, se détachent d'elle et cessent de lui appartenir, mais des prêtres eux-mêmes perdent confiance en la capacité de l'Eglise à être l'espérance du monde et se décident à quitter le ministère. Depuis le Concile, près de 10 % des prêtres, et souvent des jeunes et des plus engagés, ont renoncé au sacerdoce. Et les nouveaux candidats se font rares.

On attendait de l'Eglise une aptitude nouvelle à éclairer les grandes questions des hommes. Et voilà que l'encyclique *Humanae vitae* reçoit l'accueil que l'on sait, au point que chaque épiscopat a cru nécessaire de proposer un commentaire interprétant le texte pontifical dans un sens plus acceptable pour les mentalités actuelles.

On attendait une unité nouvelle autour des grandes visées conciliaires. Et voilà que de nombreux signes de contestation,

voire de schisme, se manifestent au sein de l'Eglise : les uns refusent une Eglise encore trop tournée vers le passé à défendre, non engagée dans les combats des hommes et exprimant sa foi dans un langage qui n'a plus cours ; les autres récusent une Eglise qui ne se présente plus comme le roc de la foi, définissant les dogmes et condamnant les déviants, gardant le dépôt de la foi dans une fidélité littérale aux formules du passé. Les uns rejettent le Concile comme l'illusion d'une réforme qui n'a pas atteint son but, les autres le rejettent comme une œuvre diabolique de subversion de la foi traditionnelle. La cohérence si forte de l'Eglise, au 19^e et 20^e siècles, autour du Pape et des évêques éclate brutalement. Et l'autorité de la hiérarchie se fait contester de toutes parts. Jean XXIII voulait donner de l'air dans l'Eglise, c'est la tempête qui s'y est engouffrée.

Alors on se prend à se demander :

« Qu'en est-il de l'avenir de l'Eglise ? Assistons-nous à une crise passagère ou au déclin d'une institution, qui, si elle a reçu du Christ le gage de sa pérennité, n'a pas été garantie par lui des secousses profondes qui, dans certaines régions, pourraient l'ébranler jusqu'à la cassure ? Souvenons-nous, par exemple, de l'invasion de l'islamisme : qu'en est-il resté de la belle chrétienté d'Afrique du Nord du temps de Saint Augustin ? Pratiquement rien ! »

Il est bien difficile de faire un pronostic sur ce que sera dans vingt ans l'Eglise dans nos régions. Aura-t-elle négocié la crise et retrouvé une nouvelle vigueur ou bien sera-t-elle un petit reste marginal dans un monde qui se sera construit en dehors d'elle ? Voilà, je pense, le défi que nous vivons aujourd'hui.

En tout cas, tous les observateurs de l'Eglise sont d'accord pour dire que le Concile est arrivé au terme d'une civilisation et que le monde de l'après-Concile est entré dans une crise culturelle sans précédent.

L'Eglise de l'après-Concile ne peut donc qu'être une Eglise pour temps de mutation. Si elle ne participait pas elle-même à la grande mutation du monde, elle serait sans doute à tout jamais disqualifiée.

Enracinée depuis des siècles dans une civilisation dont elle avait à la fois épousé les contours et contribué à élaborer les lignes de force, elle est aujourd'hui en train de se déraciner d'un monde qui disparaît, afin de trouver un nouvel enracinement

dans une civilisation nouvelle qui n'en finit pas d'éclorre et dont on ne sait encore trop ce qu'elle sera.

Car la nouvelle civilisation sera sans doute l'amalgame d'éléments très divers et parfois contradictoires qu'on voit émerger un peu partout. Elle réassumera la plupart des valeurs du passé, mais en les réinterprétant en fonction de la situation et de la sensibilité d'aujourd'hui et en les remodelant selon une nouvelle synthèse. Enfin elle dépendra, pour une large part, de l'avenir des grands choix qui s'offrent à elle, par exemple pour un nouvel ordre économique international capable de changer les règles du jeu des rapports entre classes et entre nations, et pour une ouverture au socialisme comme nouveau système de relations entre les hommes. Elle dépendra aussi, pour une part, de la capacité de la société à recevoir les remises en questions radicales que posent en ce moment les jeunes et les femmes.

L'exposé que voici sera divisé en deux parties d'inégale longueur, la deuxième étant plus longue que la première. La première partie, je l'ai intitulée : Nous vivons dans un temps de mutation rapide et globale. La deuxième partie porte comme titre : Une Eglise en mutation rapide et nécessaire. Ces deux intitulés laissent deviner mon argument qui sera celui-ci :

— parce que nous vivons dans un monde en mutation, en transit de civilisation, nous vivons aussi dans une Eglise en transformation nécessaire et urgente ;

— de même que ce monde nouveau, on ne sait pas encore très bien ce qu'il sera, mais on en pressent déjà les lignes de force, de même l'Eglise de demain, qui restera l'Eglise de toujours mais avec un visage nouveau, nous ne savons pas bien ce qu'elle sera, mais il nous faut contribuer à la faire naître.

Nous vivons dans un temps de mutation rapide et globale

Rapide, en ce sens qu'elle se fait de manière brutale, qui ne nous laisse pas le temps de souffler et qu'elle se fait, non plus sous la forme d'une évolution, mais sous la forme d'une rupture, d'un changement qualitatif. *Globale*, en ce sens qu'elle atteint tous les secteurs de la vie humaine : les techniques certes, mais surtout les manières de vivre et de penser. Et pour les chrétiens les manières de comprendre la foi et la Parole de Dieu.

Je ne puis faire un survol, même rapide, de toutes les *mutations techniques* qui ont marqué le monde depuis la dernière guerre mondiale. Qu'il me suffise d'en citer quelques-unes fondamentales par leurs conséquences. L'apparition de la machine avait été une première révolution technique, en décuplant la capacité de travail d'un homme. Le passage à la dimension industrielle au 19^e siècle fut une deuxième révolution, qui permit le décollage économique. Le passage à la cybernétique, symbolisé par le cerveau électronique et l'ordinateur, marque une troisième révolution, ouvrant des possibilités extraordinaires à l'action de l'homme.

La cission de l'atome donne des moyens nouveaux et extrêmement puissants de défense, en même temps qu'elle ouvre une ère d'angoisse devant la perspective d'une destruction absolue.

La généralisation de la télévision met l'ensemble des hommes en contact rapide et direct avec les événements des quatre coins du globe : par elle on a assisté à la guerre du Vietnam, à l'inondation du Bengla-Desh, aux conflits du Proche-Orient. Par elle, tous les courants de pensée, tous les choix politiques et culturels, toutes les manières de vivre, toutes les possibilités d'organisation sociale entrent en se bousculant, par le petit écran, dans l'ensemble des familles et relativisent, contestent et énervent les manières de vivre et de penser héritées du passé ou des traditions familiales.

Je voudrais parler un peu plus longuement : 1° de quelques grandes mutations culturelles ; 2° des changements qu'elles ont entraînés dans la manière de comprendre la foi et la Parole de Dieu ; 3° des transformations qu'elles amènent dans la compréhension de la Parole de Dieu aujourd'hui.

Quelques grands changements culturels

Pour ce qui est des changements culturels en cours, j'en citerai cinq (tout en sachant qu'il y en a bien d'autres) : le primat de la culture sur la nature, le primat du futur sur le passé, le primat de la liberté sur l'institution, le primat de l'objectivité sur l'abstrait, la recherche d'un nouveau type de relations.

a) Primat de la culture sur la nature

On est en train de passer d'une société dominée par la nature à une société dominée par la culture. Même si la nature résiste, comme dans le cas de la sécheresse qu'on n'a pas pu maîtriser, il y a de plus en plus de problèmes qui sont posés et résolus en termes de culture et non plus de nature, c'est-à-dire marqués par l'intervention de l'homme. Je n'en citerai que quelques-uns :

— *Le problème de mort.* Jusqu'ici la mort échappait en grande partie au pouvoir de l'homme. Le temps n'est peut-être pas éloigné où, avec les progrès de la science, ce sera la société qui décidera de la mort.

— *Les notions de temps et d'espace.* Elles sont de plus en plus modifiées : l'accélération de la vitesse, par exemple, a réduit considérablement les dimensions de l'espace ; l'intervention de plus en plus large et fréquente de l'homme dans l'occupation des sols a profondément transformé la relation de l'homme à la nature. De même, l'accélération du temps, le fait que le temps devienne de plus en plus minuté, compté, planifié change considérablement la relation de l'homme au temps.

— *Le pouvoir de l'homme sur l'avenir de la planète.* Jusqu'à présent les hommes étaient impuissants devant les grands phénomènes cosmiques, en tout cas le destin de la planète n'était pas entre leurs mains. Désormais ils savent qu'ils disposent de moyens ultra-puissants, qu'ils peuvent faire servir soit pour détruire la terre, soit pour travailler au bonheur des hommes.

Et pourtant, devant ces perspectives de destruction que la

puissance de l'homme fait entrevoir, il y a des réactions violentes : le combat mené contre l'utilisation du nucléaire et pour la sauvegarde de l'environnement sont peut-être des réactions en faveur d'un retour au respect de la nature.

b) Primat du futur sur le passé

Ce qui intéresse aujourd'hui, ce n'est plus l'*expérience*, mais l'*innovation*. L'expérience n'est plus comme autrefois la loi à laquelle on doit se soumettre si l'on veut réussir. C'est au contraire ce qu'il ne faut plus faire si l'on veut être adapté à la situation d'aujourd'hui.

On assiste donc à un transfert de valeur : ce qui a valeur à notre époque, ce qui est reconnu, c'est la *créativité* et non la reproduction d'un modèle. Ce qui se vend, ce n'est plus ce qui a fait ses preuves, mais *ce qui est nouveau*, ce qui est différent : c'est la différence que l'on vend.

De même, la réalisation d'un projet inédit mobilise infiniment plus que l'entrée dans un univers de valeurs créées par d'autres. On veut inventer ensemble sa propre manière de vivre et de penser.

Ce n'est plus le passé à perpétuer qui commande le comportement, mais l'avenir à construire. Et cet avenir-là n'est plus conçu en continuité avec le passé, mais comme un possible encore inédit, comme une création. On ne conçoit même plus l'avenir en fonction du présent, mais le présent en fonction de l'avenir. Toute initiative, si petite soit-elle, intéresse seulement en fonction de l'avenir qu'elle annonce et prépare.

c) Primat de la liberté sur l'institution

L'institution apparaît souvent sclérosante, étouffant la spontanéité, ou destinée à perpétuer un passé qui n'intéresse plus. Rester libre ou devenir libre, voilà l'aspiration fondamentale actuelle.

Cette importance primordiale accordée à la liberté entraîne :

— *Le primat de la responsabilité personnelle et collective sur la fidélité à une loi* : d'où la morale à laquelle on se réfère de plus en plus est une morale de la responsabilité plutôt qu'une

morale d'interdits. L'obligation n'intéresse plus, on ne se sent pas lié par elle. On se sent lié par tout ce qui permet et annonce une plus grande possibilité d'être soi-même et de prendre en main son destin, personnellement et collectivement.

— *Le primat de la vérité intérieure sur l'orthodoxie* : est vrai pour l'homme d'aujourd'hui non ce qui est conforme à une vérité définie, mais ce avec quoi je suis en accord profondément et qui contribue le plus efficacement à mon épanouissement.

— *Le primat de l'initiative et du choix personnel et engagé, sur l'obéissance à une autorité* qui serait régulatrice des comportements. Ce choix, on accepte de le confronter avec d'autres, de le relativiser, mais on n'accepte pas qu'il vous soit imposé de l'extérieur.

— *Le primat des relations de fraternité sur les relations de paternité.*

— *Le primat du groupe sélectif, c'est-à-dire que je choisis, sur le groupe structuré, organisé par d'autres.*

d) Primat de l'objectivité sur l'abstrait

Je voudrais faire sur ce point trois remarques :

— On aime regarder ce qui est et partir de là, plutôt que de partir d'une idée. On est facilement réaliste et on aime entreprendre que ce qui est réalisable. On tient compte dans l'action des circonstances concrètes dans lesquelles elle se réalise. On insiste sur les moyens à mettre en œuvre. Les notions de stratégie et de tactique ont la faveur.

— Ce qui intéresse aujourd'hui, c'est moins l'homme en général que l'homme situé concrètement et objectivement : l'homme inséré dans un réseau de relations, marqué par des conditions concrètes d'existence, situé dans des rapports de production, conditionné par son sexe, sa profession, sa culture, sa fonction dans la société. On se méfie d'une philosophie de l'homme, on aime mieux saisir l'homme en situation. On parle plus volontiers des hommes que de l'homme.

— L'homme devient aussi objet de science. Il n'est plus le sujet intouchable, absolu, dominant le monde par sa connaissance. Il devient un objet de l'univers, qu'on observe, qu'on analyse, qu'on dissèque, à qui on applique les méthodes de la science.

Ses comportements personnels et collectifs sont analysés, expliqués, interprétés par les psychologues, les sociologues, les historiens. Ses structures internes sont démontées par la biologie, la psychanalyse, le structuralisme.

e) Recherche d'un nouveau type de relations

Bien des hommes de nos jours ont pris une conscience plus aiguë qu'un nouveau système de relations entre les hommes est devenu nécessaire. Cela provient de deux raisons au moins :

— La première, c'est que les hommes ont découvert peu à peu que *les systèmes socio-économiques* dont ils ont l'expérience entraînent des rapports de domination et de dépendance des hommes les uns vis-à-vis des autres : soit par les privilèges accordés à la propriété, à la fortune, à la fonction, et par les pressions économiques comme dans le système capitaliste, soit par l'impérialisme du parti comme dans les démocraties populaires.

— La deuxième raison, c'est que les *menaces écologiques et surtout la puissance nucléaire* font percevoir aux hommes, aux jeunes en particulier, la possibilité d'une destruction totale de leur environnement, voire de la terre, et ils ne se sentent plus en sécurité.

Jamais peut-être nous n'avions éprouvé à ce point le besoin de relations fraternelles, basées non plus sur la dépendance économique ou politique, mais sur un *partage* : partage de la responsabilité et du pouvoir, partage équitable des revenus et des charges. Les hommes souhaitent aussi que des rapports de confiance mutuelle remplacent les relations où domine la peur de l'autre.

Les hommes traduisent ce besoin soit dans un combat politique pour la transformation de la société, soit dans la constitution de petits groupes chaleureux où ils se réfugient pour trouver une fraternité que la société leur refuse.

C'est probablement l'une des raisons pour lesquelles les perspectives socialistes exercent de plus en plus d'attrait, particulièrement sur les jeunes. Ils voient là, moins l'ouverture à un système économique précis, plus fécond et plus juste, qu'une possibilité de vivre un autre type de relations, d'où l'oppression serait exclue.

Voilà quelques aspects de cette mutation sans précédent qui, depuis quelques années, a transformé radicalement la manière dont l'homme se comprend.

Conséquences de ces mutations sur la conception de la foi

Ce changement culturel a entraîné une véritable mutation dans la manière dont de plus en plus les hommes aujourd'hui conçoivent la foi.

Quatre changements en particulier sont à noter.

a) On est plus sensible dans la foi à l'aspect recherche qu'à l'aspect certitude.

Autrefois la foi reposait sur des dogmes qui nous étaient transmis par l'Eglise. Les vérités de foi apparaissaient comme des blocs sans fissure. La seule recherche que l'on faisait, c'était pour vivre sa foi plus en profondeur ou pour mieux conformer sa vie à ce que l'on croyait.

Aujourd'hui cette sécurité dans la foi paraît suspecte à beaucoup. Ils préfèrent cette espèce de quête qui donne un tour personnel et inventif à la foi, et engage plus à leurs yeux qu'une sécurité tranquille. La foi, roc sur lequel on bâtit sa vie, a fait place à la foi, recherche de signification au fur et à mesure que les problèmes concrets se posent à la conscience. Certes la foi restera certitude, mais une certitude qui n'est pas acquise au départ, qui se crée peu à peu dans une existence engagée et ouverte.

b) Pour beaucoup la foi est moins basée sur la fidélité à une tradition que sur un avenir à inventer.

Reproduire dans sa vie les formulations et les rites du passé n'intéresse plus. Ce qui intéresse, c'est de découvrir une manière nouvelle de comprendre, d'interpréter, de vivre et d'exprimer sa foi. D'où le refus des dogmatismes et le primat accordé à la recherche tâtonnante de nouvelles formulations de la foi, correspondant à l'expérience collective d'aujourd'hui, qui resteront toujours provisoires, comme sont provisoires les cultures dans lesquelles s'expriment ces formulations.

c) Dès lors la foi ne se transmet plus, mais chacun est amené à se poser la question du sens de sa vie pour lui.

Dans un passé récent, la foi se transmettait comme un héritage. Beaucoup de jeunes aujourd'hui refusent cet héritage. S'ils ne trouvent pas des chemins nouveaux pour découvrir et accueillir ce sens dans leur vie, ils restent étrangers non seulement à la

pratique religieuse, mais aussi au contenu et à la lumière de la foi.

Les hommes se trouvent affrontés de plus en plus aujourd'hui à l'incroyance, ou plutôt à d'autres sens que la foi pour exprimer la signification et l'orientation qu'ils donnent à leur existence. La foi devient alors un choix parmi d'autres possibles. C'est la capacité pour la foi de produire un sens pour aujourd'hui qui la rend crédible.

d) Enfin la foi n'est plus liée à la faiblesse de l'homme, mais donne sens à tout ce qu'il construit.

Jadis la foi coïncidait avec, et compensait, la faiblesse de l'homme. L'au-delà ne posait pas tellement de problèmes. Il agissait dans l'esprit des hommes comme une compensation face à l'impossibilité actuelle de réaliser la justice, la vérité, le dépassement dans l'amour.

Aujourd'hui la foi doit cohabiter avec le sentiment de force qu'ont les hommes et avec leur capacité d'orienter leur destin. Elle ne peut être ni un remède à la faiblesse de l'homme ni une compensation à ses besoins non satisfaits. Elle doit peut-être apparaître plus comme l'accueil dans notre vie d'un Autre qui nous décentre de nous-mêmes, nous donne de vivre notre vie comme une communion à autrui, une communion gratuite comme l'amour qu'elle exprime. Dieu apparaît aujourd'hui non plus comme le maître de l'homme qui le tiendrait sous sa dépendance, mais comme le partenaire privilégié qui le prend au sérieux et s'engage avec lui dans son combat pour l'homme.

Le changement culturel a amené aussi une manière nouvelle de comprendre et de vivre la parole de Dieu.

Jusqu'alors la Parole de Dieu semblait donnée d'en haut, de manière définitive et pour ainsi dire uniforme. On insistait sur la Révélation définitivement close depuis la mort du dernier apôtre et on était porté à considérer les développements théologiques des siècles suivants comme la simple explication de l'Écriture.

D'une part, la sensibilité d'aujourd'hui répugne à considérer la Parole de Dieu comme un simple donné du passé, qu'il faudrait recevoir, sans avoir d'autre activité que d'en déduire des vérités à croire et des comportements à vivre.

**Une manière
nouvelle
de comprendre
la parole de Dieu**

D'autre part, l'introduction de la méthode des sciences humaines dans l'étude de la Bible nous a montré :

a) Que la Bible n'est pas une histoire du peuple d'Israël ni une biographie de Jésus,

mais le reflet de la foi des communautés croyantes dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Cette découverte donne une tout autre manière de comprendre comment Dieu parle aux hommes.

b) Que la Bible est un livre situé,

c'est-à-dire que les auteurs sacrés et Jésus lui-même parlent non de façon intemporelle, mais à partir d'un lieu (un lieu géographique, mais aussi un lieu sociologique, un lieu philosophique...). La Parole de Dieu est donc inscrite dans un langage humain, qu'il est possible d'analyser pour le mieux comprendre, à travers des genres littéraires et dans un contexte économique, social et idéologique dont on peut mesurer l'impact sur la Parole elle-même.

c) Que la Bible n'est pas un livre écrit d'un seul jet, mais une suite d'écrits,

qui témoigne que les croyants d'Israël et l'Eglise naissante ont été amenés, à chaque contact avec une nouvelle culture, à réinterpréter la Parole de Dieu et à découvrir de nouveaux aspects du mystère divin, qu'ils ont mieux perçus à cause du choc produit par le contact de la foi traditionnelle avec la nouvelle situation vécue par les croyants. Ce fut vrai du contact avec la culture cananéenne au moment de l'entrée dans la Terre Promise. Ce fut vrai du contact avec la culture chaldéenne et babylonienne au moment de l'exil. Ce fut vrai du contact avec la culture grecque après la victoire d'Alexandre le Grand. Ce sera vrai aussi dans le Nouveau Testament lors du contact de la première communauté avec le monde païen. Ce sera vrai au cours de toute l'histoire de l'Eglise.

La Parole de Dieu apparaît donc aujourd'hui comme une réalité vivante, qui se vit et se découvre au jour le jour, au cœur même de l'existence, car l'Esprit-Saint produit dans l'esprit des croyants une manière toujours nouvelle de comprendre et d'exprimer l'Evangile aujourd'hui, en fonction des situations toujours nouvelles dans lesquelles ils se trouvent.

Chaque groupe humain, chaque peuple exprime à sa manière cette Parole aujourd'hui, en fonction de sa culture, de son expérience, de sa situation économique, sociale et politique, des grands idéaux qui l'animent. C'est toujours l'unique Parole de Dieu, révélée par l'Écriture, mais c'est une Parole toujours nouvelle, qui éclaire les situations concrètes aujourd'hui.

Telles sont, parmi d'autres, les conséquences de la grande mutation que nous sommes en train de vivre.

Pour être complet, il faudrait sans doute ajouter bien d'autres choses, comme l'expérience généralisée de la lutte des classes, qui traverse en Occident toutes les catégories de la société et s'introduit même dans l'Église ; les philosophies du désir qui prônent la satisfaction rapide et complète du désir — tout et tout de suite — comme une nouvelle règle du jeu de l'existence personnelle et collective ; ou encore les conséquences du désenchantement des jeunes par rapport au rêve qu'ils ont eu de transformer la société en mai 68.

■ Jean-François Six, qui a mené une enquête approfondie sur les jeunes, note dans le compte rendu de l'enquête, paru récemment sous le titre « *Les jeunes, l'avenir et la foi* », un courant culturel nouveau porté surtout par les jeunes, les femmes et tous les marginalisés du monde, caractérisé par la volonté de libération de chaque être humain et une recherche constante de la différence dans la communion. Ce courant, d'après l'équipe qui a traité cette enquête, est porté par 10 % de la population et 20 % des jeunes. Il se fraie un chemin en opposition avec deux courants qui se partagent le reste de la population, le courant humaniste, caractérisé par les grands idéaux humanitaires hérités de la Révolution française, et le courant scientifique, caractérisé par l'espoir de transformer le monde grâce au progrès scientifique. C'est une manière d'interpréter qui est sérieuse, mais qu'on peut discuter. Ce qui, par contre, n'est pas contestable, c'est l'avènement d'un nouvel art de vivre, qui transformera en profondeur le système de valeurs servant de référence aux générations passées.

■ L'événement de cette nouvelle civilisation ne se fait pas sans drame, sans opposition, sans tension entre :

— d'une part, ceux qui refusent tout changement, parce qu'ils se crispent sur un passé qui leur échappe ;

— d'autre part, ceux de ma génération qui veulent rénover les valeurs, les réactualiser, les réinterpréter ;

— et ceux de la nouvelle culture qui contestent toutes ces valeurs et veulent créer de toutes pièces un espace nouveau pour pouvoir exister.

Ce temps où nous assistons à la disparition lente et non sans soubresauts d'une civilisation et l'avènement d'une autre civilisation est appelé par Jean-François Six un temps mort, comme le temps mort qu'on donne dans un match quand les partenaires ne sont plus d'accord sur les règles du jeu. Le jeu reprendra ensuite, mais différent, car les règles auront changé.

■ *L'Eglise* existe aujourd'hui au cœur de cette formidable mutation. Enracinée dans une culture, dans une expérience, dans un type de civilisation, dans un système de valeurs, elle ne peut pas ne pas être profondément perturbée lorsque la culture, l'expérience, le système de valeurs deviennent périmés et qu'un autre type de civilisation arrive peu à peu à la conscience du monde.

La crise de l'Eglise aujourd'hui est donc liée pour la plus grande part au changement de civilisation que le monde est en train de vivre. Tant que cette mutation ne se sera pas accomplie, l'Eglise sera en crise.

Ce n'est pas dramatique, même si c'est difficile à vivre. Car l'histoire a vu d'autres périodes difficiles. Je crois même qu'on peut dire que toute période de mutation profonde entraîne toujours une crise dans l'Eglise. Cela a été vrai au moment de l'événement de l'humanisme à la Renaissance. Cela a été vrai au moment de l'événement de la démocratie à la Révolution française. Cela a été vrai, lorsque la révolution industrielle a transformé la manière dont les hommes entraient en relations avec les choses au milieu du 19^e siècle.

Pour ne prendre qu'un exemple, savez-vous que la crise de l'Eglise qui a accompagné et suivi la Révolution française a eu plus de répercussion sur le clergé que celle que nous vivons. En effet, en Anjou, pendant la Révolution, plus de 300 prêtres sont morts et une bonne centaine ont quitté leur ministère et se sont mariés. De plus, il n'y a eu aucune ordination dans le diocèse d'Angers entre 1792 et 1802. Deux prêtres ont été ordonnés en 1803, zéro en 1804, quatre en 1805, cinq en 1806, trois en 1807, trois en 1808, quatre en 1809, deux en 1810. Il a fallu attendre

1820, c'est-à-dire trente ans après le début de la Révolution, pour que le nombre des ordinations soit égal au nombre des décès chez les prêtres.

Pour l'Eglise aussi peut-être, ce temps que nous vivons est comme un temps mort, où se cherchent « de nouvelles règles du jeu ». Un jour viendra, n'en doutons pas, où l'Eglise retrouvera une nouvelle vigueur, quand le monde sera réconcilié avec lui-même et qu'un consensus général se fera sur un nouveau système de valeurs, et quand l'Eglise elle-même, ayant pris la mesure de la mutation, sera capable de réinventer de nouveaux chemins pour sa mission dans le monde.

Une Eglise en mutation rapide et nécessaire

Dans ce monde en transition de civilisation, une Eglise qui ne bougerait pas signifierait que cette Eglise est constituée d'hommes étrangers à leur temps, repliés sur un passé nostalgique ; ou bien d'hommes refusant leurs solidarités, incapables de comprendre leur temps, d'en percevoir les germes de vie et les promesses de fécondité. De toutes manières, ce serait une Eglise infidèle, car, disait le cardinal Newman, *être fidèle, c'est se transformer*. Elle serait infidèle à Jésus-Christ, car elle est née de l'expérience pascale ; et l'expérience pascale fut une expérience de vie, d'ouverture à la nouveauté radicale, d'abandon de ce qui était périmé pour proclamer que l'évangile était force de Dieu, capable de renouveler tous les dynamismes humains. Elle serait infidèle à l'Esprit, qui la pousse toujours en avant sur des chemins nouveaux, partout où les hommes font des expériences neuves.

Les temps de grande fécondité dans l'Eglise ont toujours été les époques où l'Eglise, forte de la Promesse de Dieu, a pris le risque d'ouvrir des voies inédites d'évangélisation :

— Lorsque, par exemple, abandonnant le vieux monde gallo-romain, déjà largement évangélisé, pour s'ouvrir aux Barbares envahisseurs et païens, elle a permis à l'Évangile de pénétrer la

civilisation nouvelle issue du choc entre les traditions du peuple envahi et les systèmes culturels des peuples occupants.

— Lorsque, au Moyen-Age, elle s'est ouverte aux nouvelles cultures philosophiques, inspirées d'Aristote, pour exprimer sa foi dans un langage renouvelé, dont saint Thomas d'Aquin fut le principal théoricien.

— Lorsque, aux 16^e et 17^e siècles, elle est partie avec intelligence à la conquête de nouvelles terres pour compenser les pertes dues au Protestantisme.

Par contre, elle a toujours stagné quand elle s'est contentée de défendre un passé ou des situations acquises, par exemple, lorsque, par les croisades, elle s'est efforcée seulement de repousser par les armes, hors des frontières de la chrétienté, le Turc persécuteur, sans penser, excepté saint Louis, à la possibilité pour les Turcs de recevoir, eux aussi, la Bonne Nouvelle de l'Évangile.

Donc, c'est la fidélité à Jésus-Christ et à l'Esprit de Pentecôte, qui impose à l'Église aujourd'hui de chercher de nouvelles voies pour exprimer sa foi, pour vivre sa mission. Ce fut l'œuvre du Concile, inspiré par l'Esprit-Saint, d'ouvrir ces voies nouvelles. Ce fut un risque qui, à côté de quelques expériences fâcheuses, d'initiatives hasardeuses, s'est révélé la seule condition pour que, dans la civilisation qui se fait jour peu à peu, l'Église ait quelque chance d'avoir un avenir. Cette recherche de pistes neuves, rendue plus difficile par la crise brutale qui a secoué le monde, a mené l'Église à un certain nombre de mutations. J'en citerai quatre principales, qui, à mon avis, commandent la plupart des changements que nous sommes conduits à vivre dans l'Église.

La définition de l'Église comme peuple de Dieu

Vous savez que le premier schéma conciliaire sur l'Église reproduisait la manière traditionnelle de voir l'Église. Autrement dit, il parlait de la structure hiérarchique : le Pape, les Évêques... avant de parler de l'ensemble des chrétiens. En réfléchissant sur ce premier texte, les évêques ont introduit un nouveau chapitre qui transformait complètement la conception de l'Église. Avant de parler des divers composants de l'Église (pape, évêques, prêtres, religieux, laïcs), ce chapitre définissait l'Église comme *Peuple de Dieu*, dont font partie à des titres divers les laïcs, les prêtres, les évêques, le pape. C'est ce Peuple de Dieu tout entier

qui a la charge d'annoncer la Parole de Dieu et est capable, grâce à l'Esprit répandu dans l'Eglise, de vivre et d'interpréter sa foi.

Cette sorte de révolution copernicienne, qui centre la définition de l'Eglise autour de l'idée de Peuple de Dieu et non autour de l'idée de hiérarchie, qui met comme base de l'Eglise non plus le Pape et les Evêques, mais l'ensemble des chrétiens unis en un même Corps, est à l'origine d'une nouvelle manière de vivre en Eglise, qu'on est en train d'expérimenter. Elle a au moins quatre composantes.

a) La responsabilité de la mission apostolique dans l'Eglise, ainsi que celle de vivre et d'exprimer sa foi, la responsabilité aussi de l'organisation de l'Eglise et des projets qu'elle élabore, ne reposent plus d'abord sur la hiérarchie ou ses délégués,

mais elle est partagée en égalité, même si c'est à des titres différents, par l'ensemble des membres du Peuple de Dieu.

Pour employer un langage politique, s'est introduite dans l'Eglise aujourd'hui *une manière démocratique de vivre la mission*, dans laquelle est récusée toute monopolisation du pouvoir.

Cette coresponsabilité dans l'Eglise ne fait encore que débiter, car d'une part, l'ensemble du peuple chrétien n'était pas tellement préparé à vivre cette dimension nouvelle, et, d'autre part, évêques et prêtres, formés selon l'ancien schéma, ont souvent quelque difficulté à ne plus définir leur rôle en termes de *pouvoir dans l'Eglise*.

b) La hiérarchie n'est plus au sommet de l'Eglise selon un schéma pyramidal, mais au cœur du Peuple de Dieu, selon un schéma concentrique.

La hiérarchie n'a donc pas tant à définir ce qu'il faut croire et pratiquer, qu'à être d'abord centre d'unité, autour duquel se nouent toutes les responsabilités. Elle a certes un rôle de discernement par rapport aux initiatives prises dans l'Eglise — et en ce sens elle exerce un magistère pastoral, — c'est-à-dire qu'elle aide à découvrir que telle initiative, telle ligne de pensée est opportune ou non pour l'avancée de l'ensemble du peuple. Mais ce rôle de discernement, elle ne peut plus l'exercer de manière solitaire et autoritaire. Elle ne peut l'exercer que dans l'humilité du serviteur et dans le partage de la responsabilité apostolique. Evêques et prêtres se situent plus volontiers aujourd'hui comme

accompagnateurs d'un peuple divers, que comme chefs définissant à eux seuls des orientations pour tous. Ils accueillent les initiatives, les manières diverses de vivre et de dire la foi. Ils sont les animateurs de la recherche commune. Et s'ils ont *mission d'authentifier* toute expérience d'Eglise, ils le font dans une responsabilité solidaire : une solidarité entre évêques exerçant la collégialité et une solidarité entre toutes les catégories du Peuple de Dieu exerçant la coresponsabilité dans l'Eglise.

c) La théologie de l'Eglise elle-même ne peut plus s'élaborer selon un schéma descendant.

Elle s'élabore, de plus en plus, selon un schéma ascendant, c'est-à-dire non plus à partir de la définition d'une vérité, mais à partir de la pratique du Peuple de Dieu.

Selon le schéma descendant auquel nous étions habitués, une parole vient de Dieu, s'incarne en paroles humaines, s'élabore en doctrine, structure la pratique des hommes. Dieu parle aux hommes, les hommes réfléchissent à cette parole et l'organisent en théologie, puis ils ajustent leur conduite à cette parole.

Selon le schéma ascendant, des hommes vivent : parmi ces hommes il y a des chrétiens. Ensemble on construit l'histoire. C'est à travers la participation à cette histoire, dans la manière même de la vivre, dans les problèmes nouveaux qui surgissent et auxquels ils ont à faire face, que des chrétiens font, pour ainsi dire, émerger une parole de Dieu pour aujourd'hui. Alors la Parole de Dieu n'est pas d'abord donnée d'en haut comme un acquis définitif. Elle est, d'une certaine manière, produite de l'intérieur même de l'histoire, sous la poussée de l'Esprit de Dieu, par des hommes qui ensemble donnent sens à ce qu'ils vivent et à ce qu'ils font. *Mais cette production ne part pas de rien. La parole écrite reste une référence permanente.* La Parole écrite constitue d'abord une parole fondatrice, à laquelle devra se référer toute parole nouvelle qui s'élaborera à partir des questions d'aujourd'hui. *Il faudra que cette interprétation soit « selon les Ecritures »,* pour reprendre un mot de saint Paul. Mais la manière même de comprendre l'Ecriture est fortement influencée par l'engagement concret des chrétiens.

■ *De plus, la Parole écrite* représente comme une *mémoire collective* qui informe sans cesse la manière dont les chrétiens produisent aujourd'hui le sens qu'ils donnent à leur histoire. En

effet, la fréquentation de la parole écrite nous met en communication avec l'esprit de l'Évangile, avec la pédagogie de Dieu et avec la manière dont les prophètes et les premiers chrétiens ont apporté une solution dans la foi aux problèmes concrets de leur époque.

■ *Enfin, la Parole écrite est à l'horizon des significations que les hommes élaborent. C'est-à-dire qu'elle ouvre à une plénitude de sens, là où des hommes élaborent en tâtonnant des significations pour aujourd'hui.*

d) Des communautés de foi émergent par l'initiative même des croyants.

L'Église n'est plus, si elle l'a jamais été, ce rassemblement informel, décrété d'en haut, d'individus sans autre lien entre eux que l'appartenance juridique à une même institution. Elle est le lieu où émergent sans cesse des communautés de foi nouvelles, qui naissent au cœur même des groupes humains que les hommes constituent entre eux ; qui participent aux solidarités de groupes ou de classes ; qui assument, dans la foi, l'expérience et la vie de ces groupes humains ; qui cherchent Dieu à travers les aspirations, les espoirs, les dynamismes qu'elles partagent avec eux ; qui inventent un langage de foi capable de dire Jésus-Christ dans la langue de leur propre groupe.

**D'une Église
moyen de salut
à une Église
signe de salut**

Jadis l'Église était considérée comme le moyen nécessaire du salut : « *Hors de l'Église, point de salut* », disait-on. Pour recevoir la libération en Jésus-Christ, il fallait nécessairement entrer dans l'Église. L'Église était le chemin indispensable pour la rencontre de Dieu en Jésus-Christ. Certes, on pensait bien que des non-chrétiens seraient sauvés, mais on les faisait quand même entrer dans l'Église, en disant que, s'ils n'appartenaient pas au corps de l'Église, ils appartenaient au moins à son âme.

Depuis le Concile, et, plus particulièrement, grâce à l'approfondissement fait par les évêques à Lourdes, en 1971, on parle plutôt de *l'Église signe et sacrement de salut*. Ce qui veut dire à peu près ceci : Dieu veut sauver tous les hommes, Jésus, par sa vie, sa mort et sa résurrection, est entré dans la solidarité humaine et il est présent par son Esprit à toute l'histoire des hommes. Nul homme, nul groupe, nul peuple n'est étranger à l'amour de

Dieu et au salut de Jésus-Christ. Jésus-Christ rejoint tout homme au cœur de son existence propre et il chemine avec lui dans la lumière de l'Esprit-Saint, même si celui-ci ne le sait pas, dans la mesure où c'est un homme « de bonne volonté ». Jésus-Christ est présent aussi à toute l'histoire des hommes et il suscite en elle des prises de conscience, des actions pour la transformation du monde dans le sens d'une marche vers la justice, vers la communion et vers la paix. Dans cette humanité en marche vers le salut, Jésus a fondé une communauté de croyants, pour être signe de ce salut universel donné par Dieu en son Fils, qui peut atteindre tout homme, non seulement en son sein, mais aussi en dehors d'elle.

L'Eglise est donc cette part de l'humanité, qui est signe du salut et cela au moins de quatre manières.

a) Elle se présente d'abord comme le rassemblement des croyants,

de ceux qui font de Jésus ressuscité le centre de leur vie et de leur espérance et qui vivent en conséquence leur existence de tous les jours comme une *vie de ressuscités*.

b) Elle est chargée de reconnaître, à travers tout ce que vivent les hommes, tout ce qu'ils font ensemble,

particulièrement les efforts qu'ils entreprennent pour faire avancer la libération des hommes et la fraternité universelle, les signes que Jésus ressuscité est présent à l'histoire du monde, qu'il est en train d'y instaurer son Royaume de vérité, de justice et de paix, qu'il suscite chez les hommes des gestes qui sont des promesses, des signes et des ébauches de ce Royaume.

c) Elle est chargée de célébrer par l'Eucharistie et par les autres sacrements, au cours desquels elle proclame la Parole de Dieu, le Christ qui sauve les hommes dans l'aujourd'hui de leur existence.

Ce n'est pas un Christ intemporel qu'elle célèbre dans l'Eucharistie, ni un Christ passé, mais le Christ mort et ressuscité, présent aujourd'hui par son Esprit au cœur du monde, jusqu'à ce qu'un jour l'univers entier soit transformé en Royaume de Dieu et l'humanité en famille de Dieu.

d) Elle est chargée de révéler, non seulement par sa parole mais par sa manière de vivre, celui en qui elle croit. Pour cela elle

doit sans cesse se convertir à Jésus-Christ. Comme le dit le texte de Lourdes 71 : « *Le point de repère de la foi n'est plus la célébration des sacrements, mais l'existence des chrétiens, la vie des communautés et la manière dont l'Eglise dans son ensemble se situe dans les événements du monde* ». C'est donc non seulement par la parole, mais aussi et surtout par la manière de vivre des chrétiens et par les choix qu'ils font et que fait l'ensemble de l'Eglise, que l'Eglise annonce au monde la Bonne Nouvelle de l'Evangile.

■ De cette transformation dans la manière de se situer par rapport au monde, plusieurs conséquences découlent pour la vie de l'Eglise aujourd'hui.

a) Un respect par l'Eglise de l'autonomie du monde.

Dans la période de chrétienté, l'Eglise était considérée comme englobante par rapport au monde. D'une part, elle présidait aux destinées du monde et était censée habilitée, par l'intermédiaire des chrétiens et à la lumière de sa doctrine sociale, à guider le monde, à l'orienter, à diriger même d'une certaine manière son organisation concrète. D'autre part, elle était destinée à contenir en elle progressivement tous les hommes. Elle était pour ainsi dire la matrice de l'humanité. Ce qui était premier, c'était l'Eglise, à laquelle le monde devait peu à peu se conformer.

Le Concile est venu faire une révolution dans cette conception des choses. Désormais c'est le monde qui est premier, ce monde dont l'Eglise reconnaît la consistance et la différence et dont elle veut devenir servante pour le faire réussir selon Dieu, c'est-à-dire jusqu'à la pleine révélation de celui qui est le Seigneur du monde et de l'Eglise.

b) Un déplacement du lieu de la rencontre de Dieu.

Longtemps on a centré la rencontre de Dieu autour du sacré. On rencontrait Dieu à l'Eglise, le dimanche ou dans la prière : il fallait s'abstraire du monde et des soucis quotidiens pour trouver Dieu.

Aujourd'hui, on a retrouvé le sens évangélique de la rencontre de Dieu en esprit et en vérité au cœur même du monde. C'est dans la vie quotidienne, dans la manière dont je rencontre mon frère, dans les choix que je suis amené à faire, que j'exprime ma foi et que je me convertis à Jésus-Christ.

Certes, des temps de prière gratuite, telle que Jésus lui-même l'a pratiquée, sont nécessaires pour que je puisse rencontrer Dieu dans la vie de tous les jours, mais c'est bien cette rencontre quotidienne de Dieu, m'interpellant dans la vie que je partage avec les autres, qui est importante pour une foi vivante et vraie.

c) D'une Eglise gérante du religieux à une Eglise éducatrice de la foi.

Longtemps l'Eglise a considéré comme sa tâche principale d'organiser la vie religieuse des hommes, scandant par ses fêtes liturgiques le rythme des saisons ou les étapes de la vie et répondant par ses cérémonies aux besoins religieux des hommes.

Sans négliger cet aspect de sa mission, l'Eglise s'oriente plus vers l'éducation de la foi, apprenant aux hommes comment s'ouvrir peu à peu à l'Esprit de Jésus-Christ.

Il faudrait, dans cette perspective, que les célébrations, en particulier les célébrations eucharistiques, ne soient pas des célébrations intemporelles, mais des célébrations de Jésus-Christ présent par son Esprit à la vie des hommes aujourd'hui et instaurant son Royaume à travers l'action qu'ils mènent. Des célébrations qui ne prennent pas en compte les grandes questions des hommes aujourd'hui risquent fort de ne pas célébrer le Christ vivant aujourd'hui.

d) D'une Eglise désengagée à une Eglise partenaire des hommes.

Pendant longtemps l'Eglise a été absente des grands combats des hommes. Elle a été absente, au moment de la Révolution française, des luttes pour l'avènement de la démocratie. Au 19^e siècle, elle a été absente du combat de libération ouvrière. Au 20^e siècle, elle a bien souvent été absente aussi du combat de libération des peuples.

Il lui faut aujourd'hui retrouver dans cette recherche de libération qui devient de plus en plus universelle, un signe des temps, ainsi que dans le combat mené un peu partout contre la domination des puissances d'argent et pour l'avènement d'un autre type de rapports entre les hommes fondé sur la solidarité responsable.

Saura-t-elle discerner ce signe des temps et devenir, à son niveau à elle, et dans le respect de sa mission propre, servante de la libération du monde ?

Voilà pourquoi l'Eglise sera toujours pour le monde à la fois *l'Eglise de la proximité et l'Eglise de la différence*. *L'Eglise de la proximité* : elle a, en effet, à cheminer avec le monde, comprenant ses aspirations et participant à ses combats. *L'Eglise de la différence* : car elle devra toujours opposer au primat de l'argent une orientation fondamentale vers la pauvreté, à toute tentative d'asservissement la force libératrice de la Parole de Dieu, à la dominante du sexe le témoignage de la virginité, à tout moyen basé sur la haine la primauté de l'amour. Qu'aurait-elle à dire au monde, quel intérêt susciterait-elle, quel chemin ouvrirait-elle à Jésus-Christ, si elle ne faisait que répéter ce que dit et fait le monde ?

**D'une Eglise
tournée vers un
passé à défendre,
à une Eglise
cherchant à ouvrir
un avenir
à Jésus-Christ**

Dans un monde où la tradition et l'expérience des générations passées étaient la ligne de force de l'action des hommes, l'Eglise se caractérisait aussi par son souci de garder le dépôt de la foi et de transmettre, de génération en génération, une vérité dont la formulation ne changeait pas. La foi s'enseignait comme une autre science. Elle était la science de Dieu. L'Eglise défendait le dépôt de la foi contre les déviations qu'on taxait d'hérésies. De même, elle défendait sa position dans le monde, ses biens, sa réputation, sa prétention à être la maîtresse du monde.

Aujourd'hui, l'Eglise se fait plus humble, moins soucieuse de défendre son passé et de transmettre un contenu intouchable de doctrine, que d'ouvrir des voies nouvelles à l'annonce de Jésus-Christ. L'avenir de la foi, dans un monde qui naît à un nouvel art de vivre, la préoccupe plus que la défense d'une orthodoxie.

Tout le contenu de la foi a besoin aujourd'hui d'être réinterprété en fonction des problèmes nouveaux que pose le monde. C'est pourquoi l'Eglise est tellement soucieuse de réinventer de *nouveaux langages de la foi* plus aptes à avoir prise sur les hommes de notre temps. En cela elle est fidèle à son orientation de toujours dans les moments de changements culturels. On se demande pourquoi certains, qui acceptent l'évolution qu'a faite l'Eglise dans les moments critiques de son histoire, la refusent pour notre époque où la mutation du monde est si profonde.

Cette orientation de l'Eglise a plusieurs conséquences. J'en citerai trois :

a) **L'Eglise apparaît plus aujourd'hui comme une Eglise qui cherche et approfondit la vérité, que comme une Eglise qui détient la vérité.**

Même si elle a la parole écrite de Dieu, même si Jésus lui a promis l'assistance de l'Esprit, même si elle a reçu mission de diffuser au monde le message évangélique, elle sait qu'elle n'est pas *propriétaire de la vérité*. Elle sait que la vérité la déborde de toutes parts et que Dieu se fait connaître à elle, même à travers le monde, même à travers les sciences humaines, même à travers l'opposition de ceux qui la contrarient ou la persécutent, comme le dit le Concile (Gaudium et Spes n° 44).

Aussi l'Eglise a-t-elle besoin de se présenter au monde comme une Eglise accompagnant la recherche des hommes, plutôt que comme une Eglise assénant des vérités éternelles, plus comme une Eglise où les gens se sentent accueillis avec leur recherche, que comme une Eglise de purs, d'irréductibles, de gens qui passent outre aux questions des hommes.

b) L'Eglise a certes le souci de transmettre le dépôt de la foi, mais comme un message vivant.

Le souci de l'Eglise, surtout depuis l'objectif assigné au Concile par Jean XXIII, c'est de *se convertir sans cesse à Jésus-Christ*, pour se laisser transformer elle-même constamment par le message qu'elle transmet. Elle a besoin de se libérer de tout ce qui l'entrave, pour vivre l'amour évangélique, la liberté des enfants de Dieu, la justice et la vérité dans son comportement, la pauvreté comme choix et la solidarité avec les exclus de ce monde. Au lieu de se présenter comme garante d'un corps de doctrine à *préserver* des déviations, qu'elle soit une Eglise qui *ouvre à Jésus-Christ vivant aujourd'hui* et donne envie de croire, parce qu'elle laisse deviner la joie transformante de la foi au Christ.

c) L'Eglise n'est plus une Eglise de chrétienté, mais une Eglise tout entière tournée vers la mission

Elle n'a plus de privilèges à défendre, un pouvoir en ce monde à sauvegarder, une foule de fidèles à préserver. Elle a Jésus-Christ à annoncer au monde, comme une bonne nouvelle, comme une espérance à travers les angoisses et les questions qu'il se pose, comme un sens nouveau qui donne une clé pour sa recherche, une cohésion pour son action, une finalité pour son devenir.

Par tendance, l'Eglise a toujours la tentation de se replier sur son acquis. Cela a été vrai pour la première communauté de

Jérusalem : il a fallu la première persécution et la dispersion, pour que les premiers chrétiens commencent à annoncer la Parole hors du cercle de Jérusalem.

L'Eglise n'a plus tellement à quadriller le terrain, mais à ouvrir des portes, à libérer des énergies pour que des communautés émergent, signes d'espérance, n'importe où des hommes vivent ensemble .

Vers une Eglise de la liberté et de la proximité

Trop souvent, peut-être, l'Eglise apparaît lointaine, non concernée par les questions des hommes, ou encore elle se présente comme une Eglise du tout fait, où il faudrait entrer et tout recevoir. La grande revendication des hommes aujourd'hui, c'est que l'Eglise soit un lieu de créativité, d'invention, de nouveauté ; un lieu où la vie des hommes, diversifiée et pleine de questions et de luttes, puisse être prise en compte, un lieu où des relations nouvelles s'établiraient entre les hommes, où la fraternité serait vécue comme une réalité.

Cela suppose un certain nombre de conditions :

a) Que l'Eglise soit bien une aire de liberté

— Libérer la parole,

afin, qu'elle ne soit pas la propriété du prêtre ou de quelques privilégiés, mais que les petits puissent y faire entendre leur voix, que les jeunes puissent effectivement s'y exprimer.

— Libérer l'initiative,

afin que l'Eglise soit en réalité un lieu d'inventivité, au lieu d'être, comme trop souvent le lieu de la routine, du sans cesse redit et refait.

— Libérer la diversité,

afin que des manières différentes de vivre et d'exprimer la foi puissent y être reconnues et assumées comme une richesse.

— Libérer la joie,

afin que l'Eglise soit le lieu de la fête : comment pouvoir célébrer Jésus qui nous libère et nous sauve aujourd'hui, autrement que dans une joie débordante et communicative ?

— Libérer l'espérance,

afin que l'Eglise soit le lieu où l'on retrouve sans cesse ce dynamisme pour la vie et pour l'action, que donne le partage d'une même espérance en la possibilité d'un monde nouveau, que Jésus est venu annoncer et qu'il a inauguré par sa Résurrection.

b) Que l'Eglise rejoigne les groupes humains dans leur expérience et leur culture propres

Autrefois, on identifiait le mot « *catholique* » et le mot « *universel* ». L'Eglise catholique, c'était l'Eglise universelle, celle qui rassemblait tous les hommes de tous les temps et de toutes les nations, celle qu'on retrouvait la même partout. En identifiant ainsi « *catholique* » et « *universel* », on en est arrivé à transmettre aux autres pays le modèle d'Eglise occidentale et à transposer dans les autres milieux le mode rural de vivre en Eglise, qui s'était développé depuis le Moyen-Age.

Aujourd'hui, on distingue « catholique » et « universel ». Car le mot « *catholique* » inclut dans sa signification même le fait d'atteindre les hommes dans leur particularité. La première manifestation de la catholicité de l'Eglise s'est réalisée à la Pentecôte. Ce qui s'est passé alors, ce n'est pas seulement la présence dans le premier auditoire des apôtres des gens venus de partout, des Parthes, des Médes, des Elamites, etc., mais c'est que chacun des groupes entendait annoncer la Parole de Dieu dans sa propre langue. « *C'était merveilleux* », disent les Actes des Apôtres.

L'Eglise de Jésus-Christ sera vraiment catholique si elle permet, aujourd'hui encore, de rejoindre les hommes dans la diversité de leurs cultures, de leurs sensibilités, de leurs modes d'expression.

c) Que l'Eglise vive une réelle unité qui donne sens à la diversité

Deux écueils, me semble-t-il, sont à éviter :

● **L'uniformité,**

qui étoufferait la vérité de chaque groupe humain et ne permettrait pas de trouver et de dire Jésus-Christ dans le vrai de la vie.

● **L'auberge espagnole,**

où il n'y a aucune communication, aucun partage, où les gens consomment seulement ce qu'ils apportent, où il n'y a pas de projet commun.

Afin de promouvoir une possibilité de vivre ensemble dans l'Eglise, sans que l'Eglise devienne un « fourre-tout » et pour qu'elle respecte les diversités, deux conditions me semblent nécessaires :

- 1 — Trouver des lieux de confrontation entre les diverses communautés qui émergent en fidélité à la vie des hommes et en fidélité aux appels de l'Esprit.**

L'Eglise ne peut être l'Eglise de Jésus-Christ, en effet, que si elle s'organise à la manière d'un corps, où tous les membres échangent et partagent, entrent en communication avec les autres, dans une communion marquée par l'amour et animée par l'Esprit-Saint.

L'assemblée eucharistique me semble devoir être l'un de ces lieux de partage et d'interpellation mutuelle. En célébrant ensemble Jésus-Christ sauvant les hommes dans l'aujourd'hui de leur histoire et de leur existence collective, les diverses communautés de foi pourraient exprimer d'une manière ou de l'autre ce qu'elles perçoivent de Jésus-Christ, comment elles en vivent, comment elles le révèlent. Et toutes ensemble, à la manière de la primitive Eglise, elles pourraient rendre grâces pour toutes les merveilles que Dieu opère par l'intermédiaire des uns et des autres.

- 2 — Promouvoir des lignes de force communes, qui rendent possible le partage en vérité et permettent d'être un signe collectif de Jésus-Christ.**

Ces lignes de force pourraient être :

- une même vision de l'Eglise ;
- un accord sur les urgences apostoliques à mettre en priorité ;
- l'instauration progressive d'un nouveau type de relations dont la communauté chrétienne peut être annonciatrice pour la société ;
- peut-être des tâches à accomplir en commun, chacun avec sa mission propre.

Mais l'unité de l'Eglise sera toujours une unité en tension et en espérance. Car il est difficile que ne se reflètent pas en elle les conflits de la société, y compris les conflits de classe. De plus, dans une conjoncture de changement de civilisation, il y a toujours une querelle des anciens et des modernes, un affrontement entre ceux qui sont sensibles à la fidélité indéfectible à la foi de

l'Eglise et ceux qui sont sensibles à la nécessité urgente d'ouvrir à l'annonce de Jésus-Christ des chemins nouveaux. Ce type de conflit, nous le trouvons déjà dans les Actes des Apôtres, entre la communauté judéo-chrétienne de Jérusalem enracinée dans mille ans d'histoire, animée par Jacques, et les nouvelles communautés issues du paganisme et animées par Paul. Il a fallu le Concile de Jérusalem pour dirimer ce conflit. Et peut-être n'a-t-il jamais été vraiment dirimé.

L'Eglise ne doit pas taire ces différences, ni ces divergences, ni ces conflits. Elle doit les assumer et les dépasser pour inventer une nouvelle manière de vivre ensemble. Car l'Eglise, par sa vie même, doit annoncer l'avenir. L'unité que nous avons à bâtir, c'est une unité qui est à l'horizon de notre espérance. Jamais elle ne sera pleinement réalisée. Mais nous n'aurions rien à dire au monde, si nous n'arrivions jamais, à travers nos célébrations comme à travers toute la vie de l'Eglise, à poser des actes annonciateurs du Royaume de Dieu qui vient.

Conclusion

Le réalisme

Voir ce qui est, sans optimisme béat, mais sans pessimisme. Ne pas fermer les yeux sur les difficultés, sur les déviations, mais les ouvrir pour voir tout ce qui est positif.

La persévérance et la ténacité

Tenir bon, ne pas laisser tomber, ne pas abandonner le manche après la cognée. Tenir compte du temps : il faut du temps pour y voir clair dans toute situation ambiguë, mais surtout lorsque nous nous affrontons à une telle mutation, dont nous ne voyons pas encore l'issue. Un livre du théologien Jossua est paru l'an dernier sous le titre : « *Le temps de la patience* ». Il résume bien l'attitude qui nous est demandée. Or les deux opposés de la patience sont l'impatience d'une part, le découragement de l'autre. L'impatience est un défi à la lenteur de Dieu. Le découragement est un défi à la ténacité de Dieu.

Le discernement

Savoir distinguer l'essentiel de la foi, ce à quoi il faut tenir envers et contre tout et les revêtements culturels dans lesquels

cette foi s'exprime et qui sont caducs comme toutes les cultures. Ne pas condamner trop vite les tentatives faites ici ou là pour renouveler le langage de la foi, car, pour l'avoir fait, l'Eglise sait parfois fermer des portes qui ne demandaient qu'à s'ouvrir pour elle.

**Faire sans cesse
retour à
Jésus-Christ**

Car c'est lui le fondateur et le chef de l'Eglise et la source de son espérance. C'est à lui que l'Eglise est toujours renvoyée. C'est en lui qu'elle doit se ressourcer. C'est de lui qu'elle doit parler. Et c'est vers lui qu'elle doit guider les hommes, ceux d'aujourd'hui comme ceux d'hier : Jésus, dont nous parle l'Evangile, mais Jésus-Christ ressuscité présent à l'histoire des hommes et les sauvant là même où ils construisent leur histoire.

**Etre plus attentif
aux pousses
du printemps
qu'aux vieux
pans de murs
qui s'écroulent**

L'Eglise de demain ne se bâtira pas à partir de vieilles murailles lézardées, mais à partir des frêles tiges qui émergent timidement, mais irrésistiblement, sous la poussée de l'Esprit. Il suffit d'ouvrir les yeux avec attention pour les apercevoir, tous ces hommes et ces femmes insatisfaits, qui cherchent d'autres modes d'existence, qui réclament un bonheur qu'ils ne peuvent trouver, qui interrogent l'Eglise pour savoir si elle a quelque chose de neuf à leur dire, une espérance inédite à laquelle ils pourront adhérer ; tous ces hommes et ces femmes chercheurs de Dieu, qui attendent de l'Eglise qu'elle leur parle de Jésus-Christ dans un langage de vie qu'ils puissent comprendre et goûter.

L'Eglise ne se bâtira pas non plus à partir des grands châteaux du passé. Ils furent peut-être grandioses en leur temps, mais qui voudrait les habiter aujourd'hui ? On les visite comme de glorieux vestiges, mais on ne va pas les voir dans l'intention d'en faire sa demeure. L'Eglise se bâtira à partir des humbles maisons fonctionnelles habitées par l'amour, celles que nous bâtirons ensemble, qui seront des demeures de liberté, où il sera possible de faire advenir quelque chose de neuf et de grand.

Et nous convaincre, dans la foi, que l'Esprit de Pentecôte habite l'Eglise et habite le monde et qu'avec l'Esprit-Saint le printemps renaît toujours dans notre vieille et jeune Eglise.

La mission chrétienne au futur *

Bruno Chenu

A en croire ces dernières années, la mission grignote des places dans l'agenda des priorités ecclésiales. La Conférence missionnaire mondiale de Bangkok (1972-1973), le quatrième Synode épiscopal de Rome (1974), l'Assemblée du Conseil œcuménique des Eglises à Nairobi (1975) ont tour à tour centré leurs débats sur le problème de l'évangélisation. Le Pape Paul VI a publié une exhortation apostolique sur le sujet (1). Et, dans le contexte hexagonal français, on s'interroge beaucoup sur la transmission de la foi, le témoignage en pleine vie, le souci de ceux qui sont loin. « Mission sans frontières » ou « Mission impossible » : le bel éventail des problématiques s'étire chaque jour un peu plus.

Il serait de bon ton de commencer cette réflexion sur la mission chrétienne par une longue accusation des fautes du passé. Les théoriciens d'aujourd'hui y excellent. Il semble même que le peloton d'exécution soit plutôt pléthorique. En tout cas, les balles sifflent... Sans nier l'intérêt de cette reprise critique du passé, nous voudrions surtout oser regarder du côté de l'avenir. Reposer à nouveaux frais la problématique missionnaire. Imaginer sans rêver. Ce n'est pas en ressasant le passé qu'on dynamise une Eglise.

L'un des présupposés qui nous habite en cet instant est que la mission (nous gardons le terme classique faute d'un meilleur) n'est pas essentiellement diffé-

rente ici et là, en Europe et en Afrique, en Asie et en Amérique. Il n'y a plus de « territoires de mission » particuliers : tout espace humain est lieu de mission, toute communauté chrétienne est interrogée sur son annonce de l'Évangile. Cela dit bien sûr sans nier les caractéristiques propres de chaque situation. Mais le propos de cet article est de rendre sensible à une démarche. Ne rentrant dans le détail d'aucune situation précise, nous voudrions esquisser une position correcte du problème de la mission chrétienne. Bien poser un problème, n'est-ce pas avancer un tant soit peu vers sa solution ?

(1) D.C. 4 janvier 1976, pp. 1-22.

* Ce texte est paru dans « Vivante Eglise », Juin-Juillet 1976.

Prendre la mesure du temps présent

Premier temps d'une saine démarche apostolique : réaliser ce qu'est la société dans laquelle on vit et dans laquelle on veut faire germer l'Évangile. Vaste programme ! La tentation est grande de s'en remettre à la toute-puissance de la Parole qui ne connaît ni saisons ni entraves : Dieu reconnaîtra les siens... Pourtant, est-ce bien honorer le Dieu de Jésus de Nazareth que de la faire « tomber de haut » dans les garrigues humaines ? La proclamation de la Bonne Nouvelle exige un minimum d'analyse sociale, politique et culturelle. Ne serait-ce que pour éviter de terribles « chocs en retour », le travail missionnaire engendrant le contraire du but espéré.

Mais ce n'est pas s'accorder une facilité que de réclamer une attention minimale au devenir de nos sociétés. Nous risquons de nous enfoncer un peu plus dans le brouillard des interprétations, ce qui nous dispensera d'agir. L'épreuve actuelle de notre vision du monde n'est-elle pas de nous trouver devant un monde fuyant, d'une effrayante complexité ? On ne sait par quel bout le prendre. Puisqu'il nous faut baliser la route d'une réflexion onéreuse, nous retiendrons quelques qualificatifs majeurs : notre monde nous paraît dominé, maîtrisé, interrogatif et atomisé.

Un monde dominé

Cela veut dire un monde rythmé par pouvoir et oppression, commandement et obéissance. Un monde où il y a des classes dominantes, des idéologies domi-

nantes, des modèles dominants. Et où la grande masse suit, consomme, s'aliène dans l'incapacité structurelle qu'elle est de pouvoir résister. Rien n'est plus affligeant que de voir le même feuilleton télévisé américain circuler en Inde, au Mexique et en Espagne. Parce qu'ils sont sans défense, les plus démunis intériorisent les schèmes de leur oppression. Ou bien pensons à la célèbre affiche : « *Pour parler franchement, votre argent m'intéresse* ».

Voilà bien une société qui enlève son masque.

Un monde maîtrisé

Nous pensons ici au royaume des ordinateurs et au règne des technocrates. Tout semble programmé, des profondeurs de la psychologie humaine à la danse des astres célestes. Si ce n'est le fait d'aujourd'hui, ce sera la conquête de demain. Et, par derrière, nous voyons se profiler le culte du dieu Progrès. Le credo scientifique et technique reflète une confiance sans bornes en la croissance économique, en la puissance politique, en l'intelligence humaine. L'histoire ne peut aller que d'un moins vers un plus. Elle est accès « progressif » à la rationalité et à la liberté.

Un monde interrogatif

Assez curieusement, les euphorisants publicitaires n'endorment pas l'interrogation de l'homme sur lui-même. Notre

société hyperorganisée, planifiée, sécurisée, est aussi bourrée de questions que les précédentes. Certes, ces questions ont quitté leur accoutrement religieux et l'observateur ecclésiastique risque de s'y méprendre. Mais les questions fondamentales de l'existence sont bien là ; questions autour de l'origine de la vie et de l'émergence de la conscience, questions autour de la relation humaine et de l'affectivité, questions autour de l'espérance de vie et du seuil mortel, questions autour de la redistribution du pouvoir et de l'avoir, questions autour du rapport à l'environnement naturel. L'homme reste un animal questionnant. N'est pas décrispé qui veut.

Un monde atomisé

On dira un monde pluraliste si l'on est optimiste, un monde éclaté si l'on est pessimiste. A coup sûr, c'est un monde traversé par d'énormes clivages qui multiplient les particularités et les marginalités, qui mettent en crise l'identité sociale. Le consensus social a volé en éclats,

la ségrégation affecte les âges, les classes et les régions, la nature humaine n'est plus qu'une belle abstraction. Fini le temps des généralisations abusives : nous devons multiplier les approches, superposer les grilles d'analyse pour saisir l'originalité de tel groupe humain. Est-il déterminé par l'économique ou par le politique, par le culturel ou par le racial ? L'observation doit se faire patiente et minutieuse. Par respect même pour les personnes en cause.

Nous ne pensons pas qu'il soit possible d'annoncer l'Évangile à la société de demain sans poursuivre une analyse de ce genre au lieu où nous sommes plantés. Le réel de Dieu, c'est aussi ce conditionnement socio-politique qui, bon gré mal gré, façonne les institutions et les psychologies. Et la tradition chrétienne ne nous fournit pas immédiatement l'outillage théorique pour décortiquer ce réel. Aussi pouvons-nous terminer cette première étape avec le mot de Sartre : « *Je n'appelle pas cultivé celui qui connaît Racine ou Théocrète, mais celui qui dispose de la méthode et des moyens pour comprendre sa situation dans le monde* ».

Remettre l'Église sur ses pieds

S'il y a des conditions sociales à l'évangélisation, il y a aussi un certain nombre de conditions ecclésiales. L'annonce du Dieu chrétien requiert une Église bien d'aplomb sur sa base, au goût d'Évangile et d'humanité. Bien qu'il s'agisse là de choses connues, l'expérience nous apprend qu'il n'est pas totalement inutile de les rappeler. Car il y a souvent loin de la théorie à la pratique.

Une Église d'aplomb, cela signifie pour nous d'abord une Église « **nous des chrétiens** », selon une belle expression du P. Congar. Elle n'est pas un phénomène clérical mais l'être-ensemble de tous. A ce titre, l'égalité baptismale des chrétiens précède la distinction des rôles et des fonctions. Et ce qui concerne tout le monde doit être pris en charge par tout le monde. L'acte missionnaire est par

excellence la responsabilité de tous les chrétiens. Bien souvent, les laïcs ne vivent que des miettes tombées de la table des prêtres et des religieux. Or, leur témoignage de vie n'est-il pas fondateur d'Eglise ? Leur insertion familiale et professionnelle ne leur permet-elle pas une sensibilité tout autre aux innovations culturelles, aux contradictions sociales, à la présence de Dieu dans le monde ? S'il y a un péché catholique typique, c'est bien celui de concentrer sur le ministre les fonctions propres de la communauté. Nulle Eglise chrétienne n'a mis une telle distance entre le spécialiste-clerc et l'inculte-laïc. Et cette situation est confortée par trop de chrétiens qui se reposent généreusement sur le zèle de l'homme de Dieu.

Il nous faut donc réapprendre l'Eglise comme le mouvement, parfois balbutiant, parfois assuré, de tous les chrétiens vers le Seigneur qu'ils confessent et vers les hommes qu'ils rencontrent. La première parole ecclésiale et un « va » et non un « viens ». Invitation faite à moins « retenir son souffle », à moins embrigader l'Esprit. Obligation faite à rejoindre les lieux humains où se fait et se défait l'avenir de notre société. Le vieux Jean Chrysostome se permettait de dire : « *L'Eglise, ce n'est ni le mur ni le toit : c'est la foi et c'est la vie* ».

Si l'Eglise est le nous des chrétiens, elle ne se construit pas à partir de son sommet universel mais à partir de sa base locale. L'Eglise locale est première. L'évangélisation peut bien se décréter à Rome, elle n'existe que par la compromission effective de chaque communauté locale. Et si le message chrétien est universel, c'est justement parce qu'il a la

capacité de germer en toute situation humaine. Nous sentons ici tout l'intérêt du mouvement communautaire dans l'Eglise d'aujourd'hui. C'est par l'insertion réelle de petites communautés dans le tissu social que l'Evangile sera proposé et célébré plus authentiquement.

Pour la santé du corps ecclésial, il importe aussi de rappeler que l'évangélisation est un acte global qui concerne l'homme dans toutes ses dimensions. Au moment où les identités chrétiennes se sectorisent et se durcissent, ce rappel exigeant est capital. Ecoutons l'Eglise évangélique méthodiste de Bolivie nous dire : « *L'évangélisation authentique est totale : tout l'Evangile pour tout l'homme et pour tous les hommes. Elle s'adresse à l'homme dans son être intégral : individuel et social, physique et spirituel, historique et éternel. Nous rejetons donc les dichotomies, anciennes ou modernes, visant à réduire l'Evangile à une dimension unique ou à fractionner l'homme, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Nous dénonçons l'insuffisance d'un concept d'évangélisation axé uniquement sur le salut des âmes ou sur le passage individuel à la vie éternelle. Nous refusons également de réduire l'évangélisation à un simple programme de service ou de développement social, ou d'en faire uniquement l'instrument d'objectifs socio-politiques* » (2).

Ce souci de tout l'homme et de tous les hommes doit se monnayer selon un ordre de priorité. Personnellement, nous aimons relire ce chapitre 18 de l'Evangile de Matthieu, chapitre ecclésial s'il

(2) Texte cité par M. Arias à l'Assemblée de Nairobi, document photocopié p. 6.

en est, où Jésus accomplit un geste symbolique de haute portée. A la question des disciples : « *Qui donc est le plus grand dans le Royaume des cieux ?* », Jésus répond en plaçant au milieu d'eux un enfant. C'est ainsi que l'enfant, c'est-à-dire le sans-savoir et le sans-pouvoir, est placé au centre de l'Eglise, au cœur de l'agir ecclésial. Toute planification pastorale qui ne tient pas compte de cette mise en perspective s'éloigne de la Parole de Dieu, risque de s'enliser dans l'élitisme et l'embourgeoisement. Un des signes du Royaume qui vient est toujours l'annonce de la Bonne Nouvelle aux pauvres. Aux riches de se plier à cette priorité des pauvres.

Si le peuple chrétien reconquiert cette fidélité évangélique, peut-être alors res-

sentira-t-il sa faiblesse et sa vulnérabilité. L'Eglise et le monde, la foi et l'incroyance ne sont pas des frontières étanches qui épargnent aux chrétiens l'épreuve du doute. La ligne de démarcation passe à l'intérieur de chacun de nous. Et cette conscience fait aussi partie de la lucidité missionnaire. « *Le témoin et la communauté des croyants sont eux aussi insérés dans le monde, sujets au péché et à l'erreur, tributaires du jugement et de la miséricorde de Dieu. L'Eglise est interpellée par la Parole à travers laquelle, elle prétend interpeller le monde* » (3). Selon le mot d'un grand missiologue, D. T. Niles, celui qui évangélise est un mendiant qui va dire à un autre mendiant où ils pourront trouver tous les deux leur nourriture. Nous sommes les mendiants de Dieu.

Deux ou trois mots que je sais d'elle

Social et ecclésial, l'acte missionnaire met en jeu l'attitude personnelle, la façon dont chacun se pose dans l'existence. Loin de nous la pensée de proposer un code de déontologie missionnaire ! Mais pour aller jusqu'au bout de notre raisonnement, nous osons esquisser, avec crainte et tremblement, quelques attitudes qui nous apparaissent fondamentales pour la mission chrétienne du futur. Ces mots de passe, des générations de chrétiens se les sont transmis à leur manière. Nous voudrions épeler ceux qui nous parlent aujourd'hui. C'est ainsi que nous voyons une certaine logique missionnaire dans la séquence : enfouissement-abaissement-dévoilement.

L'enfouissement

Nous sommes sûrement redevables de ce terme aux disciples du P. de Foucauld. Ils savent, eux, de quoi ils parlent. Le temps de la mission est le temps de Nazareth, le temps du silence, le temps du dépouillement. Etre chinois avec les Chinois, ouvrier avec les ouvriers, algérien avec les Algériens.

Pas de mission portée sans cette longue acclimatation à un milieu donné. Au fil des jours et des événements, la naturalisation se fera par la présence, par le respect aussi. Insistons sur cette der-

(3) Id. p. 11.

nière attitude : tout se passe comme si les chrétiens aujourd'hui avaient soigneusement limité le champ de leur tolérance. Les autres chrétiens, d'accord, mais les autres croyants, pas question. Le jour n'est pas encore venu de reconnaître les tenants d'autres idéologies...

Grâce à cet enracinement commun, grâce à cette immersion évangélique, un réseau de solidarité pourra progressivement se fissurer. L'annonce missionnaire suppose toujours une expérience vécue ensemble, une solidarité vécue avec des personnes. Il faut **être à et être avec**.

L'abaissement

Nous pourrions évoquer ici un autre geste symbolique du Christ : le lavement des pieds. Ce geste qui remplace en quelque sorte l'institution de l'Eucharistie dans l'Évangile de Jean. L'attitude du missionnaire est celle du serviteur qui se met à genoux devant l'autre, qui s'abaisse pour que l'autre puisse grandir.

Cette diaconie désintéressée est une forme privilégiée de la mission chrétienne. Elle est une parabole effective de Celui qui fut esclave jusqu'au bout (Phil. 2). Elle est « *à l'annonce de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ ce que les miracles du Christ étaient à sa prédication. Ils n'accréditaient pas son discours, ils étaient le discours prenant corps dans notre réalité humaine* ». (R. Facéline). La croissance de la justice dans le monde manifeste l'énergie présente de la Résurrection.

Dès lors, n'hésitons pas à parler de l'efficacité de ce service. La crédibilité

est à ce prix. A ce niveau, la générosité du cœur n'est pas toujours bonne conseillère. Les bonnes intentions ne suffisent pas. Vouloir servir l'autre, c'est aussi prendre les moyens de ce service. **L'être avec se dépasse en être pour.**

Le dévoilement

Certains ressentiront peut-être comme de simples préalables les deux premières attitudes évoquées. Dans notre expérience, il n'en est rien. Enfouissement et abaissement sont lourds de conséquences et pour les personnes et pour les communautés. Mais il est vrai que l'acte missionnaire culmine dans le passage au dire, dans l'accession de l'expérience au discours, dans le dévoilement de ce qui vous anime au plus profond.

Cet acte de dévoilement nous concerne d'abord immédiatement. Comme Pierre au jour de la Pentecôte, nous découvrons notre foi en la disant. C'est au moment où nous devons dire quelque chose à cœur ouvert que nous nous surprenons croyants. Le témoignage nous révèle à nous-mêmes.

Il est aussi bien sûr révélation de Dieu, d'un Dieu déjà là et si peu connu. Il s'agit d'identifier le chemin de Dieu dans l'histoire de tel peuple et de telle personne. Pas de recettes faciles, pas de révélations fracassantes. Mais un surgissement de l'Esprit qui surprend et qui fouette.

Finalement, il y a dans cette perspective de « dévoilement » une retenue et une délicatesse qui nous semblent bien proportionnées à la vérité évangélique. « *Exactement aussi importante que la*

vérité, et même plus encore, est la manière dont la vérité est acceptée, et il ne servirait pas à grand-chose de conduire des millions de gens à accepter la vérité si, justement par la manière dont ils l'acceptent, ils se trouvaient rejetés hors d'elle » (Kierkegaard). Si nous sommes avec et pour, nous vivrons peut-être la grâce coûteuse d'être au nom de.

*
**

Telle nous semble être, à très gros traits, la démarche chrétienne de l'évangélisation. Elle ne court-circuite aucune situation. Elle met toujours en jeu une

ecclésiologie. Elle s'exprime à travers quelques attitudes fondamentales, chemin de l'unique visage. Certes, nous n'avons pas tout dit : nous avons seulement esquissé un itinéraire. Mais si nous voulons bien regarder avec humour l'avenir du Royaume, ne parlons ni d'o-mission, ni de sous-mission, ni de dé-mission, vivons une co-mission pour une meilleure trans-mission (4). De toute façon, le Seigneur nous précède en Galilée.

(4) Nous empruntons ces jeux de mots au P. Dominique Nothomb dans *Spiritus* n° 59.

La revue *Spiritus* est à recommander à tous ceux qui veulent réfléchir en profondeur sur la mission chrétienne.

Robert Etave

Dans la nuit du samedi 10 septembre 1977, Robert Etave revenait à Issoudun avec sa mère, sa sœur Colette et son beau-frère, après avoir assisté au mariage d'une nièce à Orléans. En arrivant à Vierzon, au moment de prendre la bretelle qui contourne la ville, une autre voiture s'est littéralement jetée sur eux. Robert, sa sœur et son beau-frère ont été tués ; sa mère est très gravement blessée.

Robert était revenu du Brésil récemment. Il avait participé à la session du dernier week-end d'août à Fontenay et pensait, avant de repartir, prendre part aux premières rencontres de l'Année de Fontenay.

Depuis onze ans, il creusait son sillon au Brésil, dans la proximité des pauvres. Homme de l'évangile, c'est avec eux qu'il en vivait toute la nouveauté et qu'il se laissait prendre par l'« inattendu » qu'il y découvrait. Dans une de ses dernières lettres, il disait : « Nous avons beaucoup à recevoir ici pour entendre Dieu et sa pédagogie, pour découvrir des chemins d'Eglise inattendus, de vrais raccourcis, pour entrer dans une nouvelle logique... ».

Il vivait dans un quartier populaire à Salvador... mais laissons-le parler :

« J'aime beaucoup ce quartier car il est très dur, très sain, très vivant. La police ne l'aime pas, car les gens ont du tempérament, aiment les combats de coqs, de couteaux ou de revolvers et possèdent quelques défauts. La nuit il y a bien un peu de bruit, les chiens en temps de lune, les « batucadas » un peu tout le temps. Quand il pleut, c'est un beau paquet de boue.

Je l'aime aussi parce que les circonstances me montrent que j'y ai été conduit alors que je ne le connaissais pas. Notre

communauté, où tous sont très occupés, me plaît aussi, car on n'a pas de temps à perdre en divisions ou papillonnages. Si un Dimanche je suis trop fatigué pour parler, un ou autre homme me remplace très bien. Si je dois m'absenter, plusieurs personnes se sont formées qui savent animer de belles assemblées de prière. On chemine vers de petites communautés plus permanentes, plus radicalement compromises avec la transformation profonde du quartier et l'Évangile.

Une autre grâce de Dieu dans ma vie actuelle, c'est la vie de famille. Au retour de France, pendant 2 mois j'ai de nouveau cherché une maison. Fin juin ce fut critique, la maison des enfants croulait. On est donc venu au Nordeste habiter une maison sans eau, sans escalier et on était confiné au premier étage. Fin juin, je conviais chacun, un par un, à m'accompagner, mais « qui vient va devoir obéir à Roberto ! ». Les premiers à répondre furent les petits, je commençais avec eux, 3 ou 4 jours plus tard, les durs, les garçons demandaient à venir, et enfin les grandes filles. Je suis pratiquement resté seul avec eux de fin juin à septembre, travaillant le jour et leur laissant la responsabilité des lieux. A ce moment, un de leurs cousins, Nini, 33 ans, ouvrier maçon, venait mettre sa fermeté à notre service. Il est encore avec nous. Les enfants transformaient vite notre maison en centre de Jeunesse, très bien mené d'ailleurs, à leur manière. Ils s'épanouissaient à vue d'œil. En novembre, une amie économiste, très douce et issue d'une famille nombreuse, faisait une tentative pour s'insérer au milieu des enfants. Elle n'a pas tenu le coup plus de 4 mois. Il faut dire que sur les 12, quelques-uns avaient un tempérament très révolté. En janvier quelques abus de jeunes de l'extérieur, ainsi que la perspective de 11 jeunes à l'école, nous obligeaient à organiser un peu plus notre vie de famille et trouver quelqu'un qui assurât une présence continue à la maison. Valdice est venue voici 8 mois ; elle est veuve et nous avons accepté sa plus jeune fille. En mars, je suis allé prêcher une retraite au Maranhéô et, au retour, je trouve Valdice avec ses 5 filles chez nous. Nos enfants l'avaient priée d'aller les chercher pour vivre tous ensemble. C'est ainsi que ce ne sont plus 12 mais 17 enfants, et avec les adultes nous sommes pratiquement 20 tous les jours à table et à dormir. Les 5 nou-

velles recrues de 2 à 16 ans étaient très bien élevées, obéissantes et studieuses ; l'opération s'est révélée très bénéfique, d'autant plus que Valdice est la première personne qui ait réussi à se faire aimer de tous ; et cela dure depuis 8 mois. Même type de famille, même couleur, même type de religion.

C'est clair, il a fallu agrandir la maison et l'aménager. Nini et un des enfants ont travaillé pendant 4 mois et ont réussi à créer un cadre familial pour 20 personnes, et même on pourrait isoler le premier étage pour une équipe, indépendante des enfants qui pourraient vivre en bas dans les sept pièces du rez-de-chaussée. Nos jeunes ont beaucoup évolué, s'entendant mieux, et on arrive à prier, étudier et se reposer dans notre maison, ce qui était totalement impossible au début. La vie dans ce quartier bien aéré, sur la hauteur, près de la mer a beaucoup amélioré les santés. J'ai refusé de demander des aides financières externes pour que les jeunes continuent de sentir les difficultés d'une famille. On ne sort pas des dettes, mais peu à peu tout s'harmonise. Dans cette excellente école de patience et de confiance, je deviens « quelqu'un » pour eux, et je deviens autre par eux. Bien que très limitée, cette expérience de paternité me révèle d'infinies richesses et tendresses de Dieu, cette libération de chacun et d'une famille les uns par les autres, du traumatisme créé par la perte de leurs parents et le rejet par les adultes pendant 6 mois. Cette création d'un nouveau tissu d'être et de communauté, jour par jour, à partir de chacun dans un quartier assez difficile, me révèle combien le salut par Jésus fut et est un travail très concret, minutieux, gigantesque, mené avec grand amour et grande science. Pour bien semer un amour dans le cœur des autres, il faut l'avoir longtemps porté en soi-même, purifié et transformé. Pour qu'il devienne amour fécond et récoltable un jour, il faut avoir aidé pendant longtemps chacun et l'ensemble à reconnaître et réunir en eux ce qui fut semé par bien des mains parfois oubliées. J'essaie de les remettre en accord avec leur être, avec leur vie, avec leur lumière profonde, confiant très fort dans cette force de vie et d'amour qui ouvre aux autres et à l'avenir et les invite à les servir. J'essaie aussi avec mes collègues de travail, les groupes et les gens du quartier.

... Par ma vie dans le quartier, la famille et le travail, je suis lié à tout un milieu de migrants, marginalisés « gens de faible revenu » dans lequel il y a bien quelque proportion d'ouvriers, mais l'angle de rencontre est un peu autre, même si l'objectif est la promotion d'une conscience et d'une classe ouvrières en ce milieu. Ici, encore, appartenir à la classe ouvrière représente une situation privilégiée en relation à cette foule de gens sans classe, même si le poids d'exploitation qui pèse sur la classe ouvrière est immense. Autre aspect de ma vie : par le quartier et la famille que j'ai assumée depuis 2 ans et demi, je partage de près problèmes et maintien obligatoire de tous les marginalisés dans cette situation qu'actuellement tout concourt à maintenir. Et par mon travail je suis engagé dans un projet de promotion de migrants et de population de faible revenu (formation professionnelle, emploi, documentation...) avec tout un système d'accueil, d'orientation, de services, en plusieurs villes importantes de l'Etat. Et pour l'Etat de Bahia, je suis coordinateur de ce service, ce qui n'est pas sans ambiguïté, c'est sûr ; mais après 12 ans de ce régime et de répression totale, ou c'était l'élimination ou la mise à l'écart, sous toutes ses formes, ou c'était tenter courir un risque : entrer en certaines positions : journalisme, projets sociaux, syndicats ruraux... université... pour faire basculer un courant d'opinion et contribuer à créer de nouvelles conditions. Beaucoup ont fait ce choix, sans illusion en relation à l'efficacité à court terme de cet engagement. C'était mon choix depuis mon arrivée. Ce furent 3 types d'engagement professionnel : de 1966 à 1970 au service du développement rural (Avicose et Recife) ; de 1970 à 1973, au service de l'Université de Sao Luis qui tentait de se mettre au service du développement de l'intérieur. Et maintenant ce service des « Migrants et Population de faible revenu » avec la préoccupation de promouvoir et non « d'assister »...

En tout cela et peut-être à cause de la diversité d'occupations que j'ai du mal à freiner, j'ai conscience que ma recherche de foi et de mission escamote beaucoup d'aspects de la réalité que je rencontre et me fait privilégier une intensification de la communion au Père et au Christ, dans des temps « forts » et la préparation et l'accompagnement de petites

communautés ecclésiales vivant en ce milieu. J'aurais besoin, c'est sûr d'un arrêt un peu organisé pour re-situer ou situer de manière plus critique cette vie de foi à laquelle je tiens, cette responsabilité de prêtre en tout cela avec son caractère de service, de communion, de dialogue et de rédemption, cette option pour le travail que je questionne et à laquelle je me maintiens en grande partie actuellement à cause des 20 personnes à ma charge à la maison.

C'est clair que je rencontre le Christ et intensément dans ce quotidien qui m'absorbe tant, mais il me dispense aussi de promouvoir une réflexion suivie, avec d'autres, sur ce que je vis de profond, car je crois à ce « profond » après avoir été dépouillé de bien des manières qui m'ont obligé à accueillir Dieu chaque fois plus en moi.

Un de ces premiers dépouillements consistait dans le fait de me retrouver loin et seul de la Mission. Un autre fut l'aspect un peu insolite de ma vocation dans l'Eglise ici et la difficulté de participer à l'une ou l'autre équipe de manière suivie. Un autre était l'insécurité, les menaces et mon renvoi du travail à Récife. Puis ce fut à Salvador surtout la censure du courrier et les semaines coupées du monde des amis... Et combien aussi, le heurt permanent contre la machine bureaucratique pour tout ce qui concerne les enfants et ma participation de fait et quotidienne au rejet pratique de toute cette classe de ce qui est la vie « normale » d'une nation. Car il ne s'agit pas de défendre seulement les droits des autres, mais les miens et ceux des miens et, à partir de cela, de beaucoup d'autres... et il s'agit très souvent, la plupart du temps, de se retrouver humilié et victime du système, sans même pouvoir appeler à la Justice, car la justice coûte très cher et c'est très compliqué. Et les pauvres qui s'unissent pour payer un avocat sont déjà parvenus à un certain degré d'organisation. Sans compter les semaines sans eau, sans argent, sans appui.

Tout cela unit beaucoup à un Dieu broyé et massacré ici comme au Calvaire pour nous. De plus, le libérateur n'apparaît pas au coin d'une rue ou lors d'un massacre par la police ; ce dont nous sommes témoins très souvent à la maison qui donne sur la salle de détention du Poste de Police (il y a

quelques jours, ils étaient 5 policiers battant des pieds, des poings, avec des bois et des fers, un pauvre bougre enchaîné). Vit en nous la Foi en Lui qui est déjà ici invisible, qui va venir et qui déjà se manifeste en quelques signes : la non-conformité active de certains avec les conditions de leur vie, la prise de conscience en commun de la situation, les gestes de solidarité au delà du cercle familial, les premiers pas d'organisation d'actions, de revendications...

Que sont longues ces préparations des émergences du magma ! Et c'est peut-être pour accélérer ce processus que le désir de créer des petites communautés-témoins tend à se concrétiser.

Et finalement ce qu'au cours de 10 ou 20 ans je vais avoir vécu ici est tellement infime que ma préoccupation est de remplir ce temps par une Présence chaque jour plus Christ incarné et sauveur me disposant à une conversion permanente, et m'identifiant à ce peuple ou à Lui, tout en Un.

Ouvrages reçus

Relire le Credo

Prendre parti pour l'Homme

Pleins d'espoir
Chrétiens dans le monde de la
santé.

Réponses aux questions
d'un chrétien d'aujourd'hui

De bouche à bouche... la Bible

Marie hier et aujourd'hui

Le Dieu de notre nuit

Il commence l'Évangile
1. Genèse

Les nouvelles sectes

Cent écrits du Père Dieuzayde

Dossier « Jésus »
Recherches nouvelles

Les chemins d'Emmaüs
de la religion populaire
à la foi du peuple de Dieu.

Une foi qui tient

Quand je dis Dieu

Paul GUERIN
Le Centurion. 218 pages.

Gérard DEFOIS
Le Centurion. 272 pages.

A.C.M.S.S.
Cerf. 152 pages.

O. H. PESCH
Mame. 160 pages.

Emile MOREAU
Résiac. 212 pages.

Gabriel-Marie GARRONE
Le Centurion. 134 pages.

Jean KAMP
Casterman. 224 pages.

Collectif.
Desclée. 112 pages.

Alain WOODROW
Seuil. 188 pages.

Association Bernard ROLLOT
315 pages.

Collectif.
Ed. du Chalet. 176 pages.

Jean VINATIER
Le Centurion. 206 pages.

Jean RIGAL
Le Centurion. 184 pages.

Jacques POHIER
Seuil. 247 pages.

Numéros disponibles

- n° 54 : Des jeunes veulent être prêtres : Qui sont-ils ?... Une longue marche (J. P. Marchand). Sept jeunes s'engagent pour l'annonce de l'Évangile.
- n° 55 : La « Religion populaire » et la Mission (Jean Vinatier). Un petit gars de quinze ans (Guy Gilbert). L'homme, la recherche de Dieu et la Béatitude des pauvres (Marcel Massard).
- n° 56 : Numéro spécial Tiers-Monde.
- n° 57 : Les Recherches d'un atelier : « Prêtres-Ouvriers » 1971-1976.
- n° 58 : Expression de la région Midi-Pyrénées (Pierre Derouet). L'Évangile de Jean (Jean Vinatier).
- n° 59 : Echos de Mazille (3 juillet 76). Sur le marxisme comme science et sur la foi (Jean-Marie Ploux).
- n° 60 : Des prêtres-ouvriers se confrontent avec des prêtres au travail du Maghreb et d'Afrique Noire (août 76) — La visite des mages (Pierre Derouet).
- n° 61 : Lettre à Khélifa (Bernard Hanrot) — Sur le marxisme comme science et sur la foi (II) (Jean-Marie Ploux).
- n° 62 : Assemblée générale de l'Association, 27-28 novembre 76.
- n° 63 : Atelier équipes urbaines au travail et en paroisse — Sur le marxisme et sur la foi (III) (Jean-Marie Ploux).
- n° 64 : Les prières de la Bible interrogent nos prières (René Salaün) — La prière, temps de Désir (Hervé Bienfait) — Résurrection de la prière (Jean Vinatier).